

## II

### COMBAT D'OSTROWNO, PRISE DE VITEPSK ET SMOL- LENSK, COMBATS DE VALOUTINA, DE POLOTSK ET DE VIAZMA

DEPUIS le Niémen l'armée n'avait cessé de marcher en avant à la poursuite des Russes. Le 25 juillet, Murat se dirigeait vers Ostrowno avec sa cavalerie. A deux lieues de ce village, Doman, du Coëtlosquet, Carignan, et le 8<sup>e</sup> de hussards, s'avançaient en colonne sur une large route marquée par un double rang de grands bouleaux. Ces hussards étaient près d'atteindre le sommet d'une colline, sur laquelle ils n'entrevoyaient que la plus faible partie d'un corps composé de trois régiments de la cavalerie de la garde russe, et de six pièces de canon. Pas un tirailleur ne couvrait cette ligne.

Les chefs du 8<sup>e</sup> se croyaient précédés par deux régiments de leur division, qui marchaient à travers champs, à droite et à gauche de la route, et dont les arbres qui la bordent leur dérobaient la vue. Mais

ces corps s'étaient arrêtés, et le 8<sup>e</sup> déjà bien en avant d'eux, s'avancait toujours, persuadé que ce qu'il entrevoyait au travers des arbres, à cent cinquante pas devant lui, était ces deux mêmes régiments, que, sans s'en apercevoir, il venait de dépasser.

L'immobilité des Russes acheva de tromper les chefs du 8<sup>e</sup>. L'ordre de charger leur paraissant une erreur, ils envoyèrent un officier reconnaître la troupe qu'ils avaient devant eux, et s'avancèrent toujours sans défiance. Tout à coup ils voient leur officier sabré, renversé, saisi, et le canon ennemi abattre leurs hussards. Ils n'hésitent plus, et sans perdre de temps à étendre leur troupe sous ce feu, ils se jettent au milieu des arbres et courent dessus pour l'éteindre. D'un premier élan ils se saisissent des pièces, ils culbutent le régiment qui est au centre de la ligne ennemie, et l'écrasent. Dans le désordre de ce premier succès, ils voient le régiment russe de droite, qu'ils venaient de dépasser, rester comme saisi d'étonnement ; ils reviennent sur lui par derrière, et le défont. Au milieu de cette seconde victoire, ils aperçoivent le troisième régiment de gauche de l'ennemi, qui, tout déconcerté, s'ébranlait et cherchait à se retirer ; ils se retournent agilement, avec tout ce qu'ils peuvent réunir, vers ce troisième ennemi qu'ils attaquent au milieu de son mouvement et qu'ils dispersent encore.

Animé par ce succès, Murat pousse dans les bois d'Ostrowno l'ennemi, qui semble s'y cacher. Ce

prince voulut y pénétrer, mais alors une forte résistance l'arrêta.

La position d'Ostrowno était bien choisie : elle dominait ; on y voyait sans être vu ; elle coupait une grande route ; la Düna à droite, un ravin devant, des bois épais sur sa surface et à gauche. D'ailleurs elle était à portée des magasins, elle les couvrait ainsi que Vitepsk, la capitale de ces contrées. Ostermann accourait pour la défendre.

De son côté Murat, toujours prodigue de sa vie, alors celle d'un roi victorieux, comme jadis il l'avait été des jours d'un soldat obscur, s'obstine contre ce bois, malgré les feux qui en sortent ; mais il s'aperçoit qu'il ne s'agit plus d'un premier élan. Le terrain enlevé par les hussards du 8<sup>e</sup> lui est disputé, et il faut que sa tête de colonne, composée des divisions Bruyères et Saint-Germain, du 8<sup>e</sup> d'infanterie, s'y maintienne contre une armée.

On s'y défendit comme des vainqueurs se défendent, en attaquant. Chaque corps ennemi qui se présenta sur nos flancs comme assaillant fut assailli ; la cavalerie fut refoulée dans les bois, et l'infanterie rompue à coups de sabre. Pourtant on se fatiguait à vaincre, quand la division Delzons survint ; le roi la jeta promptement sur la droite et vers la retraite de l'ennemi, qui devient inquiet et ne disputa plus la victoire.

Ces défilés ont plusieurs lieues. Le soir même, le vice-roi rejoignit Murat, et le lendemain ils virent les Russes dans une nouvelle position. Pahlen et

Konownitzin s'étaient joints à Ostermann. Déjà, après avoir contenu la gauche des Russes, les deux princes français marquaient aux troupes de leur aile droite la position qui devait leur servir de point d'appui et de départ pour attaquer, quand tout à coup de grandes clameurs s'élèvent à leur gauche : ils regardent ; deux fois la cavalerie et l'infanterie de cette aile viennent d'aborder l'ennemi, deux fois elles ont été repoussées, et voilà les Russes enhardis qui sortent en masses de leurs bois, en poussant des cris épouvantables. L'audace, l'ardeur de l'attaque a passé chez eux, et chez les Français l'incertitude et l'étonnement de la défense.

Un bataillon de Croates et le 8<sup>e</sup> régiment essayaient vainement de résister ; leur ligne diminuait : devant eux, la terre se jonchait de leurs morts ; derrière eux, la plaine se couvrait de leurs blessés, qui se retiraient du combat, de ceux qui les portaient, et de bien d'autres encore qui, sous prétexte de soutenir les blessés, ou d'être blessés eux-mêmes, se détachaient successivement des rangs. Ainsi commence une déroute. Déjà les artilleurs, troupe toujours d'élite, ne se voyant plus soutenus, se retiraient avec leurs pièces ; quelques instants de plus, et les troupes des différentes armes, dans leur fuite vers un même défilé, allaient s'y rencontrer ; de là une confusion où la voix et les efforts des chefs sont perdus, où tous les éléments de résistance, se confondant, deviennent inutiles.

On dit qu'à cette vue, Murat irrité s'élança à la

tête d'un régiment de lanciers polonais, et que ceux-ci, excités par la présence du roi, exaltés par ses paroles, et que d'ailleurs la vue des Russes transportait de rage, se précipitèrent sur ses pas. Murat n'avait voulu que les ébranler et les lancer sur l'ennemi ; il ne lui convenait pas de se jeter avec eux dans la mêlée, d'où il n'aurait pu ni voir ni commander ; mais les lances polonaises étaient en arrêt et serrées derrière lui ; elles occupaient toute la largeur du terrain ; elles le poussaient en avant de toute la vitesse des chevaux. Il ne put se mettre de côté, ni s'arrêter : il fallut qu'il chargeât devant ce régiment, comme il s'y était mis pour le haranguer, et en soldat, ce qu'il fit de bonne grâce.

En même temps le général d'Anthouard courut à ses canonniers, le général Girardin au 106<sup>e</sup> régiment qu'il arrête, rallie, et ramène contre l'aile droite russe, à laquelle il enlève sa position, deux pièces de canon et la victoire. De son côté, le général Piré aborde et tourne la gauche ennemie ; il ressaisit la fortune : les Russes rentrent dans leurs forêts.

Cependant, à leur gauche, ils s'obstinaient à défendre un bois épais dont la position avancée rompait notre ligne. Le 92<sup>e</sup> régiment, étonné du feu qui en sortait, étourdi par une grêle de balles, demeurait immobile, n'osant ni avancer ni reculer, retenu par deux craintes contraires, celles de la honte et du danger, et n'évitant ni l'une ni l'autre ; mais le général Belliard, que suivit bientôt le

général Roussel, courut la ranimer par ses paroles, l'entraîner par son exemple, et le bois fut emporté.

Par ce succès une forte colonne, qui s'était avancée sur notre droite pour la tourner, se trouva tournée elle-même ; Murat s'en aperçut ; aussitôt, l'épée à la main : « Que les plus braves me suivent ! » s'écria-t-il. Mais ce pays est sillonné de ravins, qui protégèrent la retraite des Russes : tous allèrent s'enfoncer dans une forêt de deux lieues de profondeur, dernier rideau qui nous cachait Vitepsk.

Après un combat aussi vif, le roi de Naples et le vice-roi hésitaient à se hasarder dans un pays si couvert, quand l'Empereur survint ; ils accoururent vers lui, lui montrant ce qui venait d'être fait et ce qui restait à faire. Napoléon se porta d'abord sur le sommet le plus élevé et le plus près de l'ennemi. De là son génie, planant sur tous les obstacles, eut bientôt percé le mystère de ces forêts et l'épaisseur de ces montagnes ; il ordonna sans hésiter : et ces bois, qui avaient arrêtés l'audace des deux princes, furent traversés de part en part ; enfin, ce soir-là même, du haut de sa double colline, Vitepsk put voir nos tirailleurs déboucher dans la plaine qui l'environne.

Ici tout arrêta l'Empereur : la nuit, la multitude des feux ennemis qui couvraient cette plaine, une terre inconnue, la nécessité de la reconnaître pour y diriger les divisions, et surtout le temps qu'il fallait à cette foule de soldats, engagés dans un long et étroit défilé, pour en sortir. On fit donc halte

pour respirer, pour se reconnaître, se rallier, se nourrir, et préparer ses armes pour le lendemain. Napoléon coucha sous sa tente, sur une hauteur à gauche de la grande route, et derrière le village de Kukowiaczi.

Le 27 l'Empereur parut aux avant-postes avant le jour ; ses premiers rayons lui montrèrent enfin l'armée russe campée sur une plaine haute qui domine toutes les avenues de Vitepsk. La Luczissa, rivière qui s'est creusé profondément son lit, marquait le pied de cette position. En avant d'elle, dix mille cavaliers et quelque infanterie semblaient vouloir en défendre les approches ; l'infanterie au centre sur la grande route, sa gauche dans des bois élevés ; toute la cavalerie à droite, en ligne redoublée, et s'appuyant à la Düna.

Le front des Russes n'était plus en face de notre colonne, mais sur notre gauche : il avait changé de direction avec le fleuve, qu'un détour éloignait de nous. Il fallut que la colonne française, après avoir passé sur un pont étroit, un ravin qui la séparait de ce nouveau champ de bataille, se déployât par un changement de front à gauche, l'aile droite en avant, pour conserver de ce côté l'appui du fleuve, et faire face à l'ennemi. Déjà, sur les bords de ce ravin, près du pont, et à gauche de la grande route, un monticule isolé avait attiré l'Empereur : de là il pouvait voir les deux armées, placé sur le côté du champ de bataille, comme l'est un témoin dans un duel.

Ce furent deux cents voltigeurs parisiens, du

9<sup>e</sup> régiment de ligne, qui débouchèrent les premiers ; ils furent aussitôt jetés à gauche devant toute la cavalerie russe s'appuyant comme elle à la Düna, et marquant la gauche de la nouvelle ligne ; le 16<sup>e</sup> de chasseurs à cheval vint ensuite, puis quelques pièces légères. Les Russes nous regardaient froidement défilér devant eux, et préparer notre attaque.

Cette inaction nous était favorable ; mais le roi de Naples qu'enivraient tant de regards, se livrant à sa fougue ordinaire, précipita les chasseurs du 16<sup>e</sup> sur toute la cavalerie russe. On vit alors avec effroi cette faible ligne française, rompue dans sa marche par un terrain tranché de profondes ravines, s'avancer contre les masses ennemies. Ces malheureux se sentant sacrifiés, marchaient avec hésitation à une perte certaine. Aussi dès le premier mouvement que firent les lanciers de la garde russe, tournèrent-ils le dos ; mais les ravins qu'il fallait passer arrêtaient leur fuite : ils furent atteints, et culbutés dans ces bas-fonds, où beaucoup périrent.

A cette vue Murat, saisi de douleur, se précipite le sabre à la main au travers de cette mêlée, avec les soixante officiers et cavaliers qui l'entourent ; son audace étonne les lanciers russes : ils s'arrêtent. Pendant que ce prince combat et que le piqueur qui le suit lui sauve la vie en abattant le bras d'un ennemi levé sur sa tête, les restes du 16<sup>e</sup> se rallient et vont se réfugier près du 53<sup>e</sup> régiment qui les protège.

Cette charge heureuse des lanciers de la garde



russe les avait fait pénétrer jusqu'au pied de la colline d'où Napoléon donnait aux corps d'armée leur direction. Quelques chasseurs de la garde française venaient de mettre pied à terre, suivant l'usage, pour former une enceinte autour de lui ; ils écartèrent les lanciers ennemis à coups de carabine. Ceux-ci repoussés rencontrèrent, en retournant sur leurs pas, les deux cents voltigeurs parisiens, que la fuite du 16<sup>e</sup> chasseurs à cheval avait laissés seuls entre les deux armées ; ils les assaillirent. Tous les regards se fixèrent sur ce point.

Des deux côtés on jugeait ces fantassins perdus ; mais seuls ils ne désespèrent pas d'eux-mêmes. D'abord leurs capitaines gagnèrent, en combattant, un terrain entrecoupé de buissons et de crevasses, que bordait la Düna ; tous s'y réunirent aussitôt, par l'habitude que chacun avait de la guerre, par le besoin de s'appuyer l'un de l'autre, et par le danger qui rapproche. Alors, comme il arrive toujours dans les périls imminents, ils se regardent entre eux, les plus jeunes, leurs anciens et tous, leurs officiers, cherchant à lire dans leur contenance ce qu'ils devaient espérer, craindre ou faire ; ils se virent pleins d'assurance, et tous comptant les uns sur les autres, chacun compta plus sur soi-même.

On s'aida du terrain avec habileté. Les lanciers russes, embarrassés dans les broussailles et arrêtés par les crevasses, allongeaient en vain leurs longues lances : pendant qu'ils cherchaient à pénétrer, atteints par les balles, ils tombaient blessés ; leurs

corps et ceux de leurs chevaux s'ajoutaient aux obstacles que présentait le terrain. Enfin ils se rebutèrent : leur fuite, les cris de joie de notre armée, l'ordre d'honneur que l'Empereur envoya, sur-le-champ même, aux plus braves, ses paroles que l'Europe a lues, tout apprit à ces vaillants soldats leur gloire, qu'ils n'appréciaient pas encore, les belles actions paraissant toujours simples à ceux qui les font. Ils s'étaient crus près d'être tués ou pris, ils se virent presque au même instant victorieux et récompensés !

Cependant l'armée d'Italie et la cavalerie de Murat, que suivaient trois divisions du premier corps, confiées, depuis Vilna, au comte de Lobau, attaquaient la grande route et les bois où s'appuyait la gauche de l'ennemi. L'engagement fut d'abord vif, mais il tourna court. L'avant-garde russe se retira précipitamment derrière le ravin de la Luczissa, pour ne pas y être jetée. Alors l'armée ennemie se trouva toute réunie sur l'autre rive ; elle présentait quatre-vingt mille hommes.

Leur contenance audacieuse, dans une forte position, et devant une capitale, trompa Napoléon : il crut qu'ils tiendraient à honneur de s'y défendre. Il n'était que onze heures ; il fit cesser l'attaque, afin de pouvoir parcourir paisiblement tout le front de la ligne, et de se préparer à un combat décisif pour le jour suivant. D'abord il s'alla placer sur un tertre, parmi les tirailleurs, au milieu desquels il déjeuna. De là il observait l'ennemi, dont une balle blessa un

des siens fort près de lui. Les heures suivantes furent employées à reconnaître le terrain, et à attendre les autres corps d'armée.

Napoléon annonçait une bataille pour le lendemain. Ses adieux à Murat furent ces paroles : « A demain à cinq heures, le soleil d'Austerlitz ! » Elles expliquent cette suspension d'hostilités au milieu d'un succès qui animait les soldats. Eux furent étonnés de cette inaction, à l'instant où ils avaient atteint une armée dont la fuite les épuisait. Murat, que chaque jour un espoir pareil avait déçu, fit observer à l'Empereur que Barclay ne se montrait si audacieux à cette heure qu'afin de pouvoir se retirer plus tranquillement pendant la nuit. Ne pouvant persuader son chef, il alla témérairement planter sa tente sur le bord de la Luczissa, presque au milieu des ennemis. Cette position plut à son désir d'entendre les premiers bruits de leur retraite, à son espoir de la troubler, et à son caractère aventureux.

Murat se trompait, et il parut avoir le mieux vu ; Napoléon avait raison, et l'événement lui donna tort : tels sont les jeux de la fortune. L'Empereur des Français avait bien jugé des intentions de Barclay. Le général russe, croyant Bagration vers Orcha, s'était décidé à se battre pour lui donner le temps de le joindre. Ce fut la nouvelle, qu'il reçut le soir, de la retraite de Bagration par Novoï-Bickof, vers Smolensk, qui changea subitement sa détermination.

En effet, le 28, dès l'aurore, Murat fit dire à l'Empereur qu'il allait poursuivre les Russes, qu'on n'apercevait déjà plus. Napoléon persévéra dans son opinion, s'obstinant à prétendre que toute l'armée ennemie était là, et qu'il fallait avancer prudemment ; cela fit perdre du temps. Enfin il monta à cheval ; chaque pas détruisit son illusion : il se trouva bientôt au milieu du camp que Barclay venait d'abandonner.

Tout y attestait la science de la guerre : son heureux emplacement, la symétrie de toutes ses parties, l'exacte et exclusive observation de l'emploi auquel chacune d'elles avait été destinée, l'ordre et la propreté qui en résultaient ; du reste, rien d'oublié : pas une arme, pas un effet, aucune trace, rien enfin, dans cette marche subite et nocturne, qui pût indiquer au delà du camp la route que les Russes venaient de suivre. Il parut plus d'ordre dans leur défaite que dans notre victoire ! Vaincus, ils nous laissaient, en fuyant, des leçons dont les vainqueurs ne profitent jamais : soit que le bonheur méprise, ou qu'on attende le malheur pour se corriger.

Un soldat russe, qu'on surprit endormi sous un buisson, fut le seul résultat de cette journée qui devait être décisive. On entra dans Vitepsk, qu'on trouva déserte comme le camp des Russes.

Toutes les routes furent essayées inutilement. Les Russes s'étaient-ils dirigés vers Smolensk ? Avaient-ils remonté la Düna ? Enfin une bande de cosaques irréguliers nous attira dans cette dernière direction,

pendant que Ney tentait la première. Nous fîmes six lieues dans un sable profond, à travers une poussière épaisse et par une chaleur suffocante ; la nuit nous arrêta autour d'Aghaponovchtchina.

Pendant qu'altérée et épuisée de fatigue et de faim, l'armée n'y recueillait qu'une eau bourbeuse, Napoléon, le roi de Naples, le vice-roi, et le prince de Neuchâtel tinrent conseil sous les tentes impériales, dressées dans la cour d'un château et sur une hauteur à gauche de la grande route.

« Cette victoire tant désirée, tant poursuivie, et  
« que chaque jour rendait plus nécessaire, venait  
« donc encore de s'échapper de nos mains comme à  
« Vilna ! On avait rejoint l'arrière-garde russe,  
« il est vrai ; mais était-ce celle de leur armée ?  
« N'était-ce pas plus vraisemblable que Barclay  
« avait fui vers Smolensk par Rudnia ? Jusqu'où  
« faudrait-il donc poursuivre les Russes, pour les  
« décider à une bataille ? La nécessité d'organiser  
« la Lithuanie reconquise, de former des magasins,  
« des hôpitaux, d'établir un nouveau point de  
« repos, de défense, et de départ, pour une ligne  
« d'opération qui s'allongeait d'une manière si  
« effrayante, tout enfin ne devait-il pas décider à  
« s'arrêter sur les confins de la vieille Russie ? »

Il venait de se passer, non loin de là, une échauffourée sur laquelle Murat se taisait. Notre avant-garde avait été culbutée ; on avait vu des cavaliers forcés de mettre pied à terre pour continuer leur retraite ; d'autres n'avaient pu ramener du combat

leurs chevaux exténués qu'en les traînant par la bride. L'Empereur interpella Belliard : ce général déclara franchement que les régiments étaient déjà affaiblis, qu'ils étaient harassés, qu'il leur fallait du repos ; que, si l'on marchait six jours encore, il n'y aurait plus de cavalerie, et qu'il était temps de s'arrêter.

A ces motifs se joignirent les rayons d'un soleil dévorant, réfléchis par un sable ardent. L'Empereur fatigué se décida : le cours de la Duna et celui du Borysthène marquèrent la ligne française. L'armée fut ainsi cantonnée sur les bords de ces deux fleuves et dans leur intervalle : Poniatowski et ses Polonais à Mohilef ; Davout et le premier corps à Orcha, Dubrowna, et Luibowicz ; Murat, Ney, l'armée d'Italie, et la garde, depuis Orcha et Dubrowna jusqu'à Vitepsk et Suraij ; les avant-postes à Lyadi, Inkowo, et Velij, devant ceux de Barclay et de Bagration : car ces deux armées ennemies, l'une fuyant Napoléon au travers de la Duna, par Drissa et Vitepsk ; l'autre s'échappant des mains de Davout au travers de la Eérezina et du Borysthène, par Bobruisk, Bickof et Smolensk, venaient enfin de se réunir dans l'intervalle de ces deux fleuves.

Les grands corps détachés de l'armée centrale étaient alors placés comme il suit : à la droite, Dombrowski devant Bobruisk, et devant le corps de douze mille hommes du général russe Hoertel ;

A la gauche, le duc de Reggio et Saint-Cyr à Polotsk et à Bieloé, sur la route de Pétersbourg, que

défendaient Wittgenstein et trente mille hommes ;

A l'extrême gauche, Macdonald et trente-huit mille Prussiens et Polonais devant Riga ; ils se prolongeaient à droite sur l'Aa et vers Dünabourg.

En même temps Schwartzenberg et Regnier, à la tête des corps saxon et autrichien, occupaient, vers Slonim, l'intervalle du Niémen au Bug, couvrant Varsovie et les derrières de la Grande Armée, que Tormasof inquiétait. Le duc de Bellune partait de la Vistule avec une réserve de quarante mille hommes ; enfin Augereau rassemblait une onzième armée à Stettin.

Quant à Vilna, le duc de Bassano y était resté au milieu des envoyés de plusieurs cours. Ce ministre gouvernait la Lithuanie, correspondait avec tous les chefs, leur envoyait les instructions qu'il recevait de Napoléon, et poussait en avant les vivres, les recrues et les traîneurs, à mesure qu'ils lui arrivaient.

Dès que l'Empereur eut pris sa résolution, il revint à Vitepsk avec ses gardes. Là, le 28 juillet, en entrant dans son quartier impérial, il détacha son épée, et, la posant brusquement sur les cartes dont ses tables étaient couvertes, il s'écria : « Je  
« m'arrête ici ; je veux m'y reconnaître, y rallier,  
« y reposer mon armée, et organiser la Pologne ;  
« la campagne de 1812 est finie ! celle de 1813 fera  
« le reste ! »

La Lithuanie conquise, le but de la guerre était atteint, et pourtant la guerre semblait à peine com-

mencée ; car on avait vaincu les lieux, et non les hommes. L'armée russe était entière : ses deux ailes, séparées par la vivacité d'une première attaque, venaient de se réunir. On était dans la plus belle saison de l'année. Ce fut dans cette situation que Napoléon se crut irrévocablement décidé à s'arrêter sur les rives du Borysthène et de la Düna. Alors il put tromper d'autant mieux sur ses intentions qu'il se trompa lui-même.

Déjà sa ligne de défense est tracée sur ses cartes : l'artillerie de siège marche sur Riga ; à cette ville forte s'appuiera la gauche de l'armée ; puis, à Düna et à Polotsk, elle va garder une défensive menaçante. Vitepsk, si facile à fortifier, et ses hauteurs boisées serviront de camp retranché au centre. De là, jusqu'au sud, la Bérézina et ses marais, que couvre le Borysthène, n'offrent pour passages que quelques défilés ; peu de troupes y suffiront. Plus loin, Bobruisk marque la droite de cette grande ligne, et l'ordre est donné de se saisir de cette forteresse. Quant au reste, on compte sur l'insurrection des provinces populeuses du sud : elles aideront Schwartzenberg à chasser Tormasof, et l'armée s'accroîtra de leurs nombreux cosaques. Un des plus grands propriétaires de ces provinces, un seigneur, en qui tout, jusqu'à l'extérieur, est distingué, est accouru se joindre aux libérateurs de sa patrie. C'est lui que l'Empereur désigne pour commander cette insurrection.

Dans cette position, rien ne manquera : la Cour-



lande nourrira Macdonald ; la Samogitie, Oudinot ; les plaines fertiles de Klubokoé, l'Empereur ; les provinces du sud feront le reste. D'ailleurs, le grand magasin de l'armée est à Dantzick, ses grands entrepôts à Vilna et à Minsk. Ainsi l'armée se trouvera liée au sol qu'elle vient d'affranchir ; et sur cette terre, fleuve, marais, productions, habitants, tout s'unit à nous, tout est d'accord pour se défendre.

Tel fut le plan de Napoléon. On le vit alors parcourir Vitepsk et ses environs, comme pour reconnaître des lieux qu'il devait longtemps habiter. Des établissements de toute espèce y furent formés. Trente-six fours, qui pouvaient donner à la fois vingt-neuf mille livres de pain, s'y construisirent. On ne s'en tint pas à l'utile, on voulut des embellissements. Des maisons de pierre gâtaient la place du Palais, l'Empereur ordonna à sa garde de les abattre et d'en enlever les débris. Déjà même il songe aux plaisirs de l'hiver : des acteurs de Paris viendront à Vitepsk ; et, comme cette ville est déserte, des spectatrices de Varsovie et de Vilna y seront attirées.

Alors son étoile l'éclairait ; heureux s'il n'eût pas pris ensuite les mouvements de son impatience pour des inspirations de génie !

Ce jour-là même, il interpella hautement un administrateur par ces mots remarquables : « Pour  
« vous, Monsieur, songez à nous faire vivre ici ! car,  
« ajouta-t-il à haute voix, en s'adressant à ses offi-  
« ciers, nous ne feront pas la folie de Charles XII ! »  
Mais bientôt ses actions démentirent ses paroles, et

chacun s'étonna de son indifférence à donner des ordres pour un si grand établissement.

Au reste, la modération des premiers discours de Napoléon n'avait pas trompé ceux de son intérieur. Ils se rappelaient qu'à la première vue du camp vide des Russes et de Vitepsk abandonnée, les entendant se réjouir de cette conquête, il s'était retourné brusquement vers eux, en s'écriant : « Croyez-vous donc que je sois venu de si loin pour conquérir cette mesure ? » On savait d'ailleurs qu'avec un grand but il ne formait jamais qu'un plan vague, n'aimant à prendre conseil que de l'occasion, ce qui convenait à la promptitude de son génie.

Napoléon s'était flatté de recevoir de nouvelles propositions de paix de la part d'Alexandre, et la misère et l'affaiblissement de l'armée l'avaient occupé. Il fallait bien laisser à la longue file des traîneurs et des malades le temps de joindre, les uns leurs corps, les autres les hôpitaux ; enfin, créer ces hôpitaux, rassembler des vivres, refaire les chevaux, et attendre les ambulances, l'artillerie, les pontons, qui se traînaient encore péniblement dans les sables lithuaniens pour nous atteindre. Sa correspondance avec l'Europe devait encore le distraire. Enfin un ciel dévorant l'arrêtait ! car tel est ce climat : le ciel y est extrême, immodéré ; il dessèche ou inonde, brûle ou glace cette terre et ses habitants. qu'il semble fait pour protéger : atmosphère perfide, dont la chaleur amollissait nos corps

comme pour les rendre plus accessibles aux frimas, qui devaient bientôt les pénétrer !

L'Empereur n'y était pas le moins sensible mais quand le repos l'eut rafraîchi, qu'il ne vit arriver aucun envoyé d'Alexandre, et que ses premières dispositions furent prises, l'impatience le saisit. On le vit inquiet : soit que, comme à tous les hommes d'action, l'inaction lui pesât, et qu'à l'ennui d'attendre il préférât le péril, ou qu'il fût agité par cet espoir d'acquérir qui, chez la plupart, est plus fort que la douceur de conserver ou la crainte de perdre.

Ce fut alors surtout que l'image de Moscou prisonnière obséda son esprit : c'était le terme de ses craintes, le but de ses espérances ; dans sa possession il trouvait tout ! Dès lors on commença à prévoir qu'un génie ardent, inquiet, accoutumé aux voies courtes, n'attendrait pas huit mois, quand il sentait son but à sa portée, quand vingt journées suffisaient pour l'atteindre.

Au reste, qu'on ne se presse pas de juger cet homme extraordinaire sur des faiblesses communes à tous les hommes ; on va l'entendre lui-même, on verra jusqu'à quel point sa position politique compliquait sa position militaire. Plus tard encore on blâmera moins la résolution qu'il va prendre, quand on verra que le sort de la Russie tint à un jour de santé de plus, qui manqua à Napoléon sur le champ même de la Moskowa.

Cependant il parut d'abord ne pas oser s'avouer à lui-même une si grande témérité ; mais peu à peu

il s'enhardit à la considérer. Alors il délibère ; et cette grande irrésolution, qui tourmente son esprit, s'empare de toute sa personne. On le voyait errer dans ses appartements comme poursuivi par cette dangereuse tentation. Rien ne peut plus le fixer : à chaque instant il prend, quitte, et reprend son travail ; il marche sans objet, demande l'heure, considère le temps ; et, tout absorbé, il s'arrête, puis il fredonne d'un air préoccupé, et marche encore.

Dans sa perplexité, il adresse des paroles entrecoupées à ceux qu'il rencontre. « Eh bien ! que ferons-nous ? Resterons-nous ? Irons-nous plus avant ? Comment s'arrêter dans un si glorieux chemin ! » Il n'attend pas leur réponse, il erre encore ; il semble chercher quelque chose ou quelqu'un qui le décide.

Enfin, tout surchargé du poids d'une si considérable pensée, et comme accablé d'une si grande incertitude, il s'est jeté sur un des lits de repos qu'il a fait étendre sur le parquet de ses chambres ; son corps, qu'épuisent la chaleur et la contention de son esprit, n'a gardé qu'un léger vêtement ; c'est ainsi qu'il passe à Vitepsk une partie de ses journées.

Mais quand son corps est en repos, son esprit est encore plus actif. « Que de motifs le précipitent vers Moscou ! Comment supporter à Vitepsk l'ennui de sept mois d'hiver ! Lui qui jusqu'alors a toujours attaqué, il va donc être réduit à se défendre ! rôle indigne de lui, dont il n'a pas l'expérience, et qui convient mal à son génie. »

Alors décidé, il se relève soudainement, comme pour ne pas laisser à ses réflexions le temps de lui rendre une pénible incertitude ; et déjà, tout rempli du plan qui doit lui livrer sa conquête, il court à ses cartes. Elles lui montrent Smolensk et Moscou, la grande Moscou, *la ville sainte !* noms qu'il répète avec complaisance, et qui semblent accroître son désir. A cette vue, plein du feu de sa redoutable conception, il paraît possédé du génie de la guerre. Sa voix s'endurcit, son regard devient étincelant, et son air farouche. On s'écarte de lui par frayeur autant que par respect ; mais enfin son plan est arrêté, sa détermination prise, sa marche tracée ! Aussitôt tout en lui s'apaise ; et, délivré de sa terrible conception, ses traits reprennent une gaieté douce et sereine.

Sa résolution fixée, il lui importait qu'elle ne mécontentât pas ses entours ; mais chacun, suivant son caractère, y apporta son opposition : Berthier par une contenance triste, des plaintes, et même des larmes ; Lobau et Caulaincourt par une franchise qui, chez le premier, avait une haute et froide rudesse, excusable dans un si brave guerrier ; et qui, dans le second, était persévérante jusqu'à l'opiniâtreté, et impétueuse jusqu'à la violence. L'Empereur repoussa leurs observations avec humeur ; il s'écriait, en s'adressant surtout à son aide de camp, ainsi qu'à Berthier : « Qu'il avait fait ses généraux « trop riches ; qu'ils n'aspiraient plus qu'aux plaisirs de la chasse, qu'à faire briller dans Paris

« leurs somptueux équipages, et que sans doute ils  
« étaient dégoûtés de la guerre! » L'honneur ainsi  
attaqué, il n'y avait plus de réponse ; on baissait la  
tête et l'on se résignait. Dans un mouvement  
d'impatience, il avait dit à l'un des généraux de sa  
garde : « Vous êtes né au bivouac, et vous y mour-  
« rez ! »

Duroc désapprouva : d'abord par un froid silence,  
puis par des réponses nettes, des rapports véridi-  
ques, et de courtes observations. L'Empereur lui  
répondit : « Qu'il voyait bien que les Russes ne cher-  
« chaient qu'à l'attirer ; mais que pourtant il  
« fallait encore aller jusqu'à Smolensk ; qu'il s'y  
« établirait, et qu'au printemps de 1813, si la Rus-  
« sie n'avait pas fait la paix, elle était perdue ; que  
« Smolensk était la clef des deux routes de Péters-  
« bourg et de Moscou ; qu'il fallait s'en saisir ; alors  
« il pourrait marcher en même temps sur ces deux  
« capitales, pour tout détruire dans l'une, et tout  
« conserver dans l'autre...

« Qu'il tournerait ses armes contre la Prusse,  
« et qu'il lui ferait payer les frais de la guerre. »

Daru vint à son tour. Ce ministre est droit jus-  
qu'à la roideur, et ferme jusqu'à l'impassibilité. La  
grande question de la marche sur Moscou s'enga-  
gea ; Bertnier seul était présent ; elle fut agitée  
pendant huit heures consécutives. L'Empereur  
demanda à son ministre sa pensée sur cette guerre :  
« Qu'elle n'est point nationale, répondit Daru ; que  
« l'introduction de quelques denrées anglaises en

« Russie, que même l'érection d'un royaume de  
« Pologne, ne sont pas des raisons suffisantes pour  
« une guerre si lointaine; que vos troupes, que nous-  
« mêmes, nous n'en concevons ni le but ni la né-  
« cessité, et que tout conseille de s'arrêter ici ? »

L'Empereur se récria

« Il n'y a pas encore de sang versé, et la Russie  
« est trop grande pour céder sans combattre.  
« Alexandre ne peut traiter qu'après une grande  
« bataille. S'il le faut, j'irai chercher jusqu'à la  
« *ville sainte* cette bataille, et je la gagnerai. La  
« paix m'attend aux portes de Moscou. Mais,  
« l'honneur sauvé, si Alexandre s'obstine encore,  
« eh bien, je traiterai avec les boyards, sinon avec  
« la population de cette capitale; elle est considé-  
« rable, et conséquemment éclairée : elle entendra  
« ses intérêts, elle comprendra la liberté. » Et il  
termina en disant : « Que d'ailleurs Moscou haïs-  
« sait Pétersbourg; qu'il profiterait de cette riva-  
« lité; que les résultats d'une telle jalousie étaient  
« incalculables. »

Ainsi, l'Empereur, que la conversation avait échauffé, découvrait son espoir. Daru lui répliqua :  
« Que d'jà, soit désertion, maladie ou famine,  
« l'armée était diminuée d'un tiers.

« Si les vivres manquaient à Vitepsk, que se-  
« rait-ce plus loin ? »

Berthier ajouta : « Que si nous marchions plus  
« avant, les Russes auraient pour eux nos flancs  
« trop allongés, la famine, et surtout leur puissant

« hiver ; tandis qu'en s'arrêtant, l'Empereur met-  
« trait l'hiver de son côté, et se rendrait maître de  
« la guerre ; qu'il la fixerait à sa portée, au lieu  
« de la suivre trompeuse, vagabonde, indéter-  
« minée. »

Berthier et Daru répliquaient ainsi. L'Empereur les écoutait doucement ; plus souvent il les interrompait par des raisonnements subtils : posant la question suivant ses désirs, ou la déplaçant quand elle devenait trop pressante. Mais, quelques fâcheuses que fussent les vérités qu'il eut à entendre, il les écouta patiemment et y répondit de même. Dans toute cette discussion, ses paroles, ses manières, tous ses mouvements furent remarquables par une facilité, une simplicité, une bonhomie qu'au reste il avait presque toujours dans son intérieur ; ce qui explique pourquoi, malgré tant de malheurs, il est encore aimé par ceux qui ont vécu dans son intimité.

L'Empereur, peu satisfait, fit venir successivement plusieurs généraux de son armée ; mais ses questions leur indiquèrent leurs réponses ; et quelques-uns de ces chefs, nés soldats et accoutumés à obéir à sa voix, lui furent soumis dans ces entretiens comme aux champs de bataille.

On se sentait engagé trop avant ; il fallait une victoire pour se dégager promptement ; lui seul pouvait la donner ! Puis le malheur avait épuré l'armée : ce qui en restait n'en pouvait être que l'élite, d'esprit comme de corps. Pour être arrivé jusque-là, il fallait avoir résisté à tant d'épreuves !



L'ennui et le mal-être de leurs misérables cantonnements agitaient de tels hommes. Rester leur paraissait insupportable ; reculer, impossible ; il fallait donc avancer.

Les grands noms de Smolensk et de Moscou n'effrayaient pas. Dans des temps et pour des hommes ordinaires, ce sol inconnu, ces peuples nouveaux, cet éloignement qui agrandit tout, auraient repoussé. C'était ce qui les attirait ; ils ne se plaisaient que dans des situations hasardeuses, que plus de dangers rendent plus piquantes, et auxquelles des périls nouveaux donnent un air de singularité : émotions pleines d'attraits pour des esprits actifs qui avaient goûté de tout, et auxquels il fallait des choses nouvelles !

Alors l'ambition était sans entraves ; tout inspirait la passion de la renommée ; on avait été lancé dans une carrière sans terme. Eh ! comment mesurer l'ascendant qu'avait dû prendre, et l'élan qu'avait donné un puissant Empereur, capable de dire à ses soldats d'Austerlitz, après cette victoire : « Donnez mon nom à vos enfants, je vous le permets ; « et si parmi eux il s'en trouve un digne de nous, je « lui lègue tous mes biens, et je le nomme mon successeur ! »

Cependant la réunion des deux ailes de l'armée russe vers Smolensk avait forcé Napoléon de rapprocher l'un de l'autre ses corps d'armée. Aucun signal d'attaque n'était encore donné : mais la guerre l'entourait ; elle semblait tenter son génie

par des succès, et l'exciter par des revers.

Presque en même temps on apprit à Vitepsk que l'avant-garde du vice-roi avait eu des succès vers Suraij, mais qu'au centre, près du Dnieper, à Inkowo, Sébastiani, surpris par le nombre, avait été battu.

Napoléon écrivait alors au duc de Bassano d'annoncer chaque jour de nouvelles victoires aux Turcs; vraies ou fausses, il n'importait, pourvu que ces communications suspendissent leur paix avec les Russes. Il s'occupait encore de ce soin, quand des députés de la Russie-Rouge vinrent à Vitepsk, et apprirent à Duroc qu'ils avaient entendu le canon des Russes proclamer la paix de Bucharest. Cette paix, signée par Kutusof, venait d'être ratifiée.

A cette nouvelle, que Duroc transmit à Napoléon, celui-ci fut saisi d'un violent chagrin. Il ne s'étonne plus du silence d'Alexandre.

Cet événement lui rend une prompte victoire encore plus nécessaire. Tout espoir de paix est détruit. Il vient de lire les proclamations des Russes. Pour des peuples grossiers; elles devaient être grossières. En voici quelques passages : « L'ennemi, avec une  
« perfidie sans pareille, annonce la destruction de  
« notre pays. Nos braves veulent se jeter sur ses  
« bataillons et les détruire; mais nous ne voulons  
« pas les sacrifier sur les autels de ce Moloch. Il  
« faut une levée générale contre le tyran universel.  
« Il vient, la trahison dans le cœur et la loyauté  
« sur les lèvres, nous enchaîner avec ses légions

« d'esclaves. Chassons cette race de sauterelles !  
 « Portons la croix dans nos cœurs, le fer dans nos  
 « mains ! Arrachons les dents à cette tête de lion,  
 « et renversons le tyran qui veut renverser la  
 « terre ! »

L'Empereur s'émeut. Ces injures, ces succès, ces revers, tout l'excite. La marche en avant de Barclay sur trois colonnes, vers Rudnia, qu'avait décelée l'échec d'Inkowo, et la vigoureuse défensive de Wittgenstein, promettaient une bataille. Il fallait opter entre elle et une défensive longue, pénible, sanglante, inaccoutumée, difficile à soutenir à cette distance de ses renforts, et encourageante pour ses ennemis.

Napoléon se décide; mais sa décision, sans être téméraire, est grande et hardie comme l'entreprise. S'il s'écarte d'Oudinot, c'est après l'avoir renforcé de Saint-Cyr, et lui avoir ordonné de se lier au duc de Tarente. S'il marche à l'ennemi, c'est en changeant devant lui, à sa portée, et à son insu, sa ligne d'opération de Vitepsk contre celle de Minsk. Sa manœuvre est si bien combinée, il a accoutumé ses lieutenants à tant de ponctualité, de précision, et de secret, que dans quatre jours, pendant que l'armée ennemie, surprise, cherchera vainement un Français devant elle, lui se trouvera, avec une masse de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, sur le flanc gauche et sur les derrières de cet ennemi, qui, un moment, ose concevoir la pensée de le surprendre.

C'est le 10 août que Napoléon donne l'ordre de

mouvement. Dans quatre jours, toute son armée doit être rassemblée sur la rive gauche du Borysthène, vers Liady. Ce fut le 13 qu'il partit de Vitpeusk ; il y était resté quinze jours.

Le 15 août, à trois heures, on découvrit Krasnoé, ville de bois, qu'un régiment russe voulut défendre ; mais il n'arrêta le maréchal Ney que le temps nécessaire pour arriver sur lui et le renverser. La ville prise, on vit au delà six mille hommes d'infanterie russe en deux colonnes, dont plusieurs escadrons couvraient la retraite : c'était le corps de Newerowskoï, qui fit une retraite de lion. Toutefois il laissa sur le champ de bataille douze cents morts, mille prisonniers et huit pièces de canon. La cavalerie française eut l'honneur de cette journée. L'attaque y fut aussi acharnée que la défense opiniâtre ; elle eut plus de mérite, n'ayant à employer que le fer contre le fer et le feu.

Newerowskoï, presque écrasé, courut se renfermer dans Smolensk. Il laissa derrière lui quelques cosaques pour brûler les fourrages ; les habitations furent respectées.

Pendant que la Grande Armée remontait ainsi le Dnieper par sa rive gauche, Barclay et Pagration placés entre ce fleuve et le lac Kasplia, vers Inkowo, s'y croyaient encore en présence de l'armée française. Ils hésitaient : deux fois, entraînés par les conseils du quartier-maître général Toll, il avaient résolu d'enfoncer la ligne de nos cantonnements ; et deux fois, étonnés d'une détermination si

hardie, ils s'étaient arrêtés au milieu de leur mouvement commencé. Enfin, trop timides pour ne prendre conseil que d'eux-mêmes, ils paraissaient attendre leur décision des événements, et notre attaque pour y conformer leur défense.

La vue de Smolensk enflamme l'ardeur impatiente du maréchal Ney. On ne sait s'il se rappela mal à propos les merveilles de la guerre de Prusse, quand les citadelles tombaient devant les sabres de nos cavaliers, ou s'il ne voulut d'abord que reconnaître cette première forteresse russe ; mais il s'en approcha trop : une balle le frappa au cou. Irrité, il lança un bataillon contre la citadelle, au travers d'une grêle de balles et de boulets, qui lui firent perdre les deux tiers de ses soldats ; les autres continuèrent, les murailles russes purent seules les arrêter ; quelques-uns seulement en revinrent. On parla peu de l'effort héroïque qu'ils venaient de tenter, parce qu'il était une faute de leur général, et qu'il fut inutile.

Refroidi, le maréchal Ney se retira sur une hauteur, sablonneuse et boisée, qui bordait le fleuve. Il observait la ville et le pays, quand de l'autre côté du Dnieper, il crut entrevoir au loin des masses de troupes en mouvement. Il courut appeler l'Empereur, et le guida à travers les taillis et dans les fonds, pour le dérober aux feux de la place.

Napoléon, parvenu sur la hauteur, vit dans un nuage de poussière de longues et noires colonnes, d'où jaillissait le reflet d'une multitude d'armes ;

ces masses s'avançaient si rapidement qu'elles semblaient courir. C'était Barclay, Bagration, près de cent vingt mille hommes, enfin toute l'armée russe !

A cette vue Napoléon, transporté de joie, frappa des mains et s'écria : « Enfin ! je les tiens ! » Il n'en fallait pas douter, cette armée surprise accourait pour se jeter dans Smolensk, pour la traverser, pour se déployer sous ses murs, et nous livrer enfin cette bataille tant désirée ; l'instant décisif du sort de la Russie était donc enfin venu !

Aussitôt il parcourt toute la ligne, et marque à chacun sa place. Davout, puis le comte de Lobau, se déploieront à la droite de Ney ; la garde au centre en réserve et plus loin, l'armée d'Italie. La place de Junot et des Westphaliens fut indiquée ; mais un faux mouvement les avait égarés. Murat et Poniatowski formèrent la droite de l'armée ; déjà ces deux chefs menaçaient la ville, il les fit reculer jusqu'à la lisière d'un taillis, et laisser vide devant eux une vaste plaine, qui s'étend depuis ce bois jusqu'au Dnieper. C'était un champ de bataille qu'il offrait à l'ennemi. L'armée française, ainsi placée, était adossée à des défilés et à des précipices ; mais la retraite importait peu à Napoléon ; il ne songeait qu'à la victoire.

Cependant Bagration et Barclay revenaient vers Smolensk à grands pas : l'un pour la sauver par une bataille ; l'autre pour protéger la fuite de ses habitants et l'évacuation de ses magasins : il était décidé à ne nous abandonner que ses cendres. Les deux

généraux russes arrivèrent hors d'haleine sur les hauteurs de la rive droite ; ils ne respirèrent qu'en se voyant encore maîtres des ponts qui réunissent les deux villes.

Napoléon faisait alors harceler l'ennemi par une nuée de tirailleurs, afin de l'attirer sur la rive gauche et d'engager une bataille pour le jour suivant. On assure que Bagration s'y serait laissé entraîner, mais que Barclay ne l'exposa pas à cette tentation. Il l'envoya vers Elnia et se chargea de la défense de la ville.

Selon Barclay, la plus grande partie de notre armée marchait sur Elnia pour aller se placer entre Moscou et l'armée russe. Il se trompait par cette disposition, commune à la guerre, de prêter à son ennemi des desseins contraires à ceux qu'il montre : car la défensive, étant inquiète de sa nature, grandit souvent l'offensive, et la crainte, échauffant l'imagination, fait supposer à l'ennemi mille projets qu'il n'a pas. Il se peut aussi que Barclay, ayant en tête un ennemi colossal, dût s'attendre à des mouvements gigantesques.

Depuis, les Russes eux-mêmes ont reproché à Napoléon de ne s'être point décidé à cette manœuvre. Mais ont-ils assez songé qu'aller ainsi se placer par delà un fleuve, une ville forte, et une armée ennemie, c'eût été, pour couper aux Russes le chemin de la capitale, se faire couper à soi-même toute communication avec ses renforts, ses autres armées, et l'Europe ? Ceux-là ne savent guère apprécier les

difficultés d'un tel mouvement, s'ils s'étonnent qu'on ne l'ait pas improvisé en deux jours, au travers d'un fleuve et d'un pays inconnus, avec de telles masses, et au milieu d'une autre combinaison, dont l'exécution n'était pas achevée.

Quoi qu'il en puisse être, dans la soirée même du 16, Bagration commença son mouvement vers Elnia. Napoléon venait de faire planter sa tente au milieu de sa première ligne, presque à portée du canon de Smolensk, et sur les bords du ravin qui cerne la ville. Il appelle Murat et Davout. Le premier vient de remarquer chez les Russes des mouvements qui annoncent une retraite ; chaque jour, depuis le Niémen, il a l'habitude de les voir ainsi s'échapper : il ne croit donc pas à une bataille pour le lendemain. Davout fut d'un avis contraire. Quant à l'Empereur, il n'hésita pas à croire ce qu'il désirait.

Le 17, dès le point du jour, l'espérance de voir l'armée russe rangée devant lui réveilla Napoléon, mais le champ qu'il lui avait préparé était resté désert ; néanmoins il persévéra dans son illusion. Davout la partageait : ce fut de ce côté qu'il se rendit. Dalton, l'un des généraux de ce maréchal, a vu des bataillons ennemis sortir de la ville, et se ranger en bataille. L'Empereur saisit cet espoir, que Ney, d'accord avec Murat, combat en vain.

Mais, pendant qu'il espère et attend, Belliard, fatigué de ces incertitudes, se fait suivre par quelques cavaliers ; il pousse une bande de cosaques



dans le Dnieper, au-dessus de la ville, et voit, sur la rive opposée, la route de Smolensk à Moscou couverte d'artillerie et de troupes en marche. Il n'y a plus à en douter, les Russes sont en pleine retraite. L'Empereur est averti qu'il faut renoncer à l'espoir d'une bataille, mais que, d'une rive à l'autre, ses canons pourront inquiéter la marche rétrograde de l'ennemi.

Belliard proposa même de faire franchir le fleuve à une partie de l'armée, afin de couper la retraite à l'arrière-garde russe, chargée de défendre Smolensk ; mais les cavaliers envoyés pour découvrir un gué firent deux lieues sans en trouver, et noyèrent plusieurs chevaux. Il existait cependant un passage large et commode à une lieue au-dessus de la ville. Dans son agitation, Napoléon poussa lui-même son cheval de ce côté : il fit plusieurs werstes dans cette direction, se fatigua, et revint.

Dès lors il parut ne plus considérer Smolensk que comme un passage, qu'il fallait enlever de vive force et sur-le-champ. Mais Murat, prudent quand la présence de l'ennemi ne l'échauffait pas, et qui, avec sa cavalerie, n'avait rien à faire à un assaut, combattit cette résolution.

Un si violent effort lui paraissait inutile, puisque les Russes se retiraient d'eux-mêmes. Quant au projet de les atteindre, on l'entendit s'écrier : « Que  
« puisqu'ils ne voulaient point de bataille, c'était  
« assez loin les poursuivre, et qu'il était temps de  
« s'arrêter ! »

L'Empereur répliqua. On n'a point recueilli le reste de leur entretien. Cependant, comme ensuite on entendit le roi dire « qu'il s'était jeté aux genoux  
« de son frère, qu'il l'avait conjuré de s'arrêter,  
« mais Napoléon ne voyait que Moscou ; qu'hon-  
« neur, gloire, repos, tout pour lui était là ; que  
« cette Moscou nous perdrait, » on vit bien quel avait été le sujet de leur dissentiment.

Un fait certain, c'est qu'en quittant son beau-frère, les traits de Murat portaient l'empreinte d'un profond chagrin ; ses mouvements étaient brusques, une violence sombre et concentrée l'agitait ; le nom de Moscou sortit plusieurs fois de sa bouche.

On avait placé non loin de là, sur la rive gauche du Dnieper, à l'endroit d'où Belliard avait aperçu la retraite de l'ennemi, une batterie formidable. Les Russes nous en avaient opposé deux plus terribles encore. A chaque instant nos canons étaient écrasés, nos caissons sautaient. Ce fut au milieu de ce volcan que le roi poussa son cheval ; là, il s'arrêta, met pied à terre, et reste immobile. Belliard l'avertit qu'il se fera tuer inutilement et sans gloire ; le roi, pour toute réponse, pousse plus avant. On n'en doute plus autour de lui : il désespère du sort de cette guerre ; il prévoit un désastreux avenir, et il cherche la mort pour y échapper ! Toutefois Belliard insiste, et lui fait remarquer que sa témérité causera la perte de ceux qui l'entourent. « Eh bien !  
« répond Murat, retirez-vous donc tous, et laissez-moi  
« seul ici ! » Mais tous s'y refusèrent. Alors le roi,

se retournant avec emportement, s'arracha de ce lieu de carnage comme quelqu'un à qui l'on fait violence.

L'assaut général venait d'être ordonné. Ney avait à attaquer la citadelle ; Davout et Lobau, les faubourgs qui couvrent les murs de la ville. Poniatowski, déjà sur les bords du Dnieper, avec soixante pièces de canon, dut redescendre ce fleuve jusque dans le faubourg qui le borde, détruire les ponts de l'ennemi, et ôter à la garnison sa retraite. Napoléon voulut qu'en même temps l'artillerie de la garde abattit la grande muraille avec ses pièces de douze, impuissantes contre une masse si épaisse. Elle désobéit, prolongea ses feux dans le chemin couvert et le nettoya.

Tout réussit à la fois, hors l'attaque de Ney, la seule qui aurait dû être décisive, mais qu'on négligea. L'ennemi fut rejeté brusquement dans ses murs. Tout ce qui n'eut pas le temps de s'y précipiter périt ; mais, en montant à cet assaut, nos colonnes d'attaque laissèrent une longue et large trainée de sang, de blessés et de morts.

On remarqua un bataillon qui, s'étant présenté de flanc aux batteries russes, perdit un rang entier de l'un de ses pelotons par un seul boulet ; vingt-deux hommes tombèrent par le même coup.

Cependant l'armée, sur un amphithéâtre de hauteurs, contemplait, avec une silencieuse anxiété, ses braves compagnons d'armes ; mais quand elle les vit s'élançer tout au travers d'une grêle de balles

et de mitraille, et persévérer avec une ardeur, une fermeté, un ordre admirables, alors, saisie d'enthousiasme, on l'entendit battre des mains. Le bruit de ce glorieux applaudissement arriva jusqu'à nos colonnes d'attaque. Il récompensa le dévouement de ces guerriers, et quoique, dans une seule brigade, celle de Dalton, et dans l'artillerie de Reindre, cinq chefs de bataillon, quinze cents hommes et le général lui-même fussent tombés, ceux qui survécurent disent encore que cet hommage de l'enthousiasme qu'ils excitèrent est pour eux une compensation suffisante à tous les maux qu'ils ont endurés.

Parvenu jusqu'aux murs de la place, on se mit à couvert de ses feux en se servant des ouvrages et des bâtiments extérieurs qu'on venait d'enlever. La fuillade continuait ; son pétilllement, redoublé par l'écho des murailles, paraissait de plus en plus vif. L'Empereur en fut fatigué ; il voulut retirer ses troupes. Ainsi la faute que Ney avait fait commettre la veille à un bataillon venait d'être répétée par l'armée entière : l'une avait coûté trois à quatre cents hommes, la seconde cinq à six mille ; mais Davout persuada à l'Empereur de persévérer dans son attaque.

La nuit vint ; Napoléon se retira dans sa tente, qu'on avait fait placer plus prudemment que la veille, et le comte de Lobau, maître du fossé, mais qui n'y pouvait plus tenir, fit jeter des obus dans la ville pour en déloger l'ennemi. Ce fut alors que l'on vit s'élever de plusieurs points d'épaisses co-

lonnes de fumée, qu'éclairèrent, ensuite, par intervalles, des lueurs incertaines, puis des étincelles; enfin de longues gerbes de feu jaillirent de toutes parts : c'était comme un grand nombre d'embrassements. Bientôt ils se réunirent et ne formèrent plus qu'une vaste flamme, qui s'élevait en tourbillonnant, couvrait Smolensk et la dévorait tout entière avec un sinistre bruissement !

Un si grand désastre, qu'il crut son ouvrage, effraya le comte de Lobau. L'Empereur, assis devant sa tente, contemplait silencieusement cet horrible spectacle. On ne pouvait encore en déterminer ni la cause ni le résultat, et l'on passa la nuit sous les armes.

Vers trois heures du matin, un sous-officier de Davout se hasarda jusqu'au pied de la muraille, et l'escalada sans bruit. Enhardi par le silence qui régnait autour de lui, il pénétra dans la ville. Tout à coup plusieurs voix et l'accent slavon se font entendre, et le Français, surpris et environné, crut n'avoir plus qu'à se faire tuer ou à se rendre. Mais alors les premiers rayons du jour lui montrèrent, dans ceux qu'ils croyaient ses ennemis, les Polonais de Poniatowski. Les premiers ils avaient pénétré dans la ville que Barclay venait d'abandonner.

Smolensk reconnue et ses portes déblayées, l'armée entra dans ses murs. Elle traversa ces décombes fumants et ensanglantés, avec son ordre, sa musique guerrière, et sa pompe accoutumés, triomphante sur ces ruines désertes, et n'ayant qu'elle-

même pour témoin de sa gloire ! Spectacle sans spectateurs, victoire presque sans fruit, gloire sanglante, dont la fumée qui nous environnait, et qui semblait être notre seule conquête, n'était qu'un trop fidèle emblème !

Quant l'Empereur sut Smolensk entièrement occupée, ses feux presque éteints, et que le jour et les différents rapports l'eurent suffisamment éclairé, alors il vit que là comme au Niémen, comme à Vilna, comme à Vitepsk, ce fantôme de victoire qui l'attirait, et qu'il se croyait toujours près de saisir, avait encore cette fois reculé devant lui ; il se décida encore à la poursuivre.

Après Smolensk la route de Pétersbourg quittait le fleuve plus brusquement : deux chemins marécageux s'en détachaient à droite, l'un à deux lieues de Smolensk, l'autre à quatre ; ils traversaient des bois et rejoignaient la grande route de Moscou, après un long circuit, l'un à Bredichino, à deux lieues au delà de Valoutina, l'autre plus loin, à Slobpnewa.

Ce fut dans ces défilés que Barclay, qui fuyait toujours, ne craignit pas de s'engager avec tant de chevaux et de voitures : cette longue et lourde colonne avait à parcourir ainsi deux grands arcs de cercle, dont la grande route de Smolensk, à Moscou que Ney attaqua bientôt, était la corde. A chaque instant, et comme il arrive toujours, une voiture renversée, une roue engravée, un seul cheval embourbé, un trait rompu, arrêtait tout. Pendant le bruit du canon français s'avancait ; déjà il sem-

blait devancer la colonne russe, et être près d'atteindre et de fermer le débouché qu'elle s'efforçait de gagner.

Enfin, après une pénible marche, la tête du convoi ennemi revit la grande route, à l'instant où les Français n'avaient plus pour atteindre ce débouché qu'à forcer la hauteur de Valoutina et le passage de la Kolowdnia. Ney venait d'emporter violemment celui de la Stubna; mais Korf, repoussé sur Valoutina, avait appelé à son secours la colonne qui le précédait. On assure que celle-ci, sans ordre et mal commandée, hésita; mais que Woronzof, comprenant l'importance de cette position, décida son chef à revenir sur ses pas.

Les Russes se défendirent pour tout défendre, canons, blessés, bagages; les Français attaquèrent pour tout prendre. Napoléon s'était arrêté à une lieue et demie de Ney. Ne croyant qu'à une affaire d'avant-garde, il envoya Gudin au secours du maréchal, rallia les autres divisions, et rentra dans Smolensk. Mais ce combat devint une bataille: trente mille hommes s'y engagèrent successivement de part et d'autre. On s'aborda, soldats, officiers, généraux; la mêlée fut longue, l'acharnement terrible; la nuit même n'arrêta point. Maître enfin du plateau, et épuisé de forces et de sang, Ney, ne se sentant plus environné que de morts, de mourants et de ténèbres, se fatigua: il fit cesser le feu, garder le silence et présenter les baïonnettes. Les Russes, n'entendant plus rien, se turent aussi, et profi-

terent de l'obscurité pour faire leur retraite.

Il y eut presque autant de gloire dans leur défaite que dans notre victoire : les deux chefs réussirent, l'un à vaincre, l'autre à n'être vaincu qu'après avoir sauvé l'artillerie, les bagages et les blessés russes. Un des généraux ennemis, resté seul debout sur ce champ de carnage, tenta de s'échapper au milieu de nos soldats, en répétant les commandements français ; la lueur des coups de feu le fit reconnaître, il fut saisi. D'autres généraux russes avaient péri ; mais la Grande Armée fit une plus grande perte. Au passage du pont mal rétabli de la Kolowdnia, le général Gudin, dont la valeur réglée n'aimait affronter que les dangers utiles, et qui d'ailleurs était peu confiant à cheval, en était descendu pour franchir le ruisseau, et dans le même moment un boulet, en rasant la terre, lui avait brisé les deux jambes. Quand la nouvelle de ce malheur parvint chez l'Empereur, elle y suspendit tout, discours et actions. Chacun s'arrêta consterné : la victoire de Valoutina ne parut plus un succès.

Gudin, transporté à Smolensk, y reçut les soins de l'Empereur ; ils furent inutiles. Ses restes furent enterrés dans la citadelle de la ville, qu'ils honorent : digne tombeau de cet homme de guerre, bon citoyen, bon époux, bon père, général intrépide, juste et doux, et à la fois probe et habile ; rare assemblage dans un siècle où trop souvent les hommes de bonnes mœurs sont inhabiles, et les habiles, sans mœurs !

Le hasard voulut qu'il fût dignement remplacé :



Gérard, le plus ancien des généraux de brigade de la division, en prit le commandement; et l'ennemi, qui ne s'aperçut point de notre perte, ne gagna rien au coup terrible qu'il venait de nous porter.

Les Russes, étonnés de n'avoir été attaqués que de front, crurent que toutes les combinaisons militaires de Murat se réduisaient à suivre leur grande route. Ils l'appelèrent, par dérision, *le général des grands chemins*, le jugeant ainsi d'après l'événement, qui souvent trompe plus qu'il n'éclaire.

En effet, pendant que Ney attaquait, Murat éclairait ses flancs avec sa cavalerie sans pouvoir la faire agir : des bois à gauche, et des marais à droite, arrêtaient ses mouvements. Mais, en combattant de front, tous deux attendaient l'effet d'une marche de flanc des Westphaliens, commandés par Junot.

Depuis la Stubna, la grande route, afin d'éviter les marais formés par les divers affluents du Dnieper, se détournait à gauche, cherchait les hauteurs, et s'éloignait du bassin de ce fleuve, pour s'en rapprocher ensuite dans un terrain plus favorable. On avait remarqué qu'un chemin de traverse, plus hardi et plus court, comme ils le sont tous, courait directement à travers ces fonds marécageux, entre le Dnieper et le grand chemin, qu'il rejoignait en arrière du plateau de Valoutina.

C'était ce chemin de traverse que Junot parcourait, après avoir passé le fleuve à Prudiszy. Il le conduisit bientôt en arrière de la gauche des Russes,

sur le flanc des colonnes qui revenaient au secours de leur arrière-garde. Il ne fallait qu'attaquer pour rendre la victoire décisive. Ceux qui résistaient de front au maréchal Ney, étonnés d'entendre combattre derrière eux, seraient devenus incertains, et le désordre, jeté au milieu d'un combat, dans cette multitude d'hommes, de chevaux et de voitures, engagés sur une seule route, eût été irréparable ; mais Junot, brave comme individu, hésitait comme chef. Sa responsabilité le troubla.

Cependant Murat, le jugeant en présence, s'étonnait de ne pas entendre son attaque. La fermeté des Russes devant Ney lui fit soupçonner la vérité. Il quitte sa cavalerie, et, traversant presque seul les bois et les marais, il court à Junot, il lui reproche son inaction. Junot s'excuse : « Il n'a point l'ordre  
« d'attaquer ; sa cavalerie wurtembergoise est  
« molle, ses efforts sont simulés : elle ne se décidera  
« pas à mordre sur les bataillons ennemis. »

Murat répond à ces paroles par des actions. Il se précipite à la tête de cette cavalerie ; avec un autre général, ce sont d'autres soldats : il les entraîne, les jette sur les Russes, renverse leurs tirailleurs, revient à Junot et lui dit : « Achève à présent, ta gloire est là, et ton bâton de maréchal ! » Mais alors il le quitta pour rejoindre les siens, et Junot, troublé, resta immobile. Trop longtemps près de Napoléon, dont le génie actif ordonnait tout, l'ensemble et le détail, il n'avait appris qu'à obéir ; l'expérience du commandement lui manquait ; enfin des fatigues et

des blessures l'avaient vieilli avant le temps.

Quant au choix de ce général pour le commandement de ce corps, il n'étonna point : on savait que l'Empereur lui était attaché par habitude ; c'était son plus ancien aide de camp, et par une secrète faiblesse, car la présence de cet officier se liant à tous les souvenirs de son bonheur et de ses victoires, il lui répugnait de s'en séparer. On peut croire encore que son amour-propre se plaisait à voir des hommes, ses élèves, commander ses armées. Il était d'ailleurs naturel qu'il comptât plus sur leur dévouement que sur celui de tous les autres.

Néanmoins, quand le lendemain les lieux lui parlèrent eux-mêmes, et qu'à la vue du pont sur lequel Gudin avait été abattu, il eut observé que ce n'était point là qu'il eût fallu déboucher ; lorsque ensuite, fixant d'un œil enflammé la position qu'avait occupée Junot, il se fut écrié : « C'était là  
« sans doute que devaient attaquer les Westpha-  
« liens ! Toute la bataille était là ! Que faisait donc  
« Junot ? » alors son irritation devint si violente, qu'aucune excuse ne put d'abord l'apaiser. Il appelle Rapp et s'écrie : « Qu'il ôte au duc d'Abran-  
« tès son commandement ! Qu'il le renvoie de l'ar-  
« mée ! Qu'il a perdu sans retour le bâton de maré-  
« chal ! Que cette faute va peut-être leur fermer  
« le chemin de Moscou ! Que c'est à lui, Rapp,  
« qu'il donne les Westphaliens ; qu'il leur parlera  
« leur langue, et qu'il saura les faire battre. » Mais Rapp refusa la place de son ancien compagnon

d'armes ; il apaisa l'Empereur, dont la colère s'éteignait toujours facilement dès qu'il l'avait exhalée en paroles.

Mais ce n'était pas seulement par sa gauche que l'ennemi avait failli être vaincu : à sa droite il avait couru un plus grand danger. Morand, l'un des généraux de Davout, avait été jeté de ce côté au travers des forêts ; il marchait sur des hauteurs boisées, et se trouvait, dès le commencement du combat, sur le flanc des Russes. Encore quelques pas, et il débouchait en arrière de leur droite. Son apparition soudaine eût infailliblement décidé la victoire, elle l'eût rendue complète ; mais Napoléon, ignorant les lieux, l'avait fait rappeler sur le point où Davout et lui s'étaient arrêtés.

Dans l'armée, on se demanda pourquoi l'Empereur, en faisant concourir pour un même but trois chefs indépendants l'un de l'autre, ne s'était pas trouvé là pour leur donner un ensemble indispensable, et sans lui impossible. Mais il était rentré dans Smolensk, soit fatigue, soit surtout qu'il ne se fût pas attendu à un combat si sérieux ; soit enfin que, par la nécessité de s'occuper de tout à la fois, il ne pût être à temps, et tout entier, nulle part. En effet, le travail de son Empire et de l'Europe, suspendu par les jours d'action qui avaient précédé, s'amoncelait. Il fallait déblayer ses portefeuilles, et donner un cours aux affaires civiles et politiques qui commençaient à s'encombrer ; il était d'ailleurs pressant et glorieux de dater de Smolensk !

Aussi quand Borelli, sous-chef d'état-major de Murat, vint lui apporter la nouvelle du choc de Valoutina, hésita-t-il à le recevoir ; et telle était sa préoccupation, qu'il fallut qu'un ministre insistât pour que cet officier fût admis sur-le-champ. Le rapport de Borelli l'émut. « Que dites-vous ? » s'écria-t-il ; quoi ! vous n'êtes point assez ? L'en-« nemi montre-t-il soixante mille hommes ? Mais « c'est donc une bataille ! » Et il s'emportait contre la désobéissance et l'inaction de Junot, quand Borelli lui apprit la blessure mortelle de Gudin. La douleur de Napoléon fut vive ; elle s'épancha en questions multipliées, en exclamations de regret. Puis, avec cette force d'esprit qui lui était propre, il maîtrisa son inquiétude, ajourna sa colère, suspendit son chagrin ; et, se livrant tout entier à son travail, il remit au lendemain le soin des combats, car la nuit était venue. Mais ensuite l'espoir d'une bataille l'agita, et il parut, avec le jour suivant, sur les champs de Valoutina.

Les soldats de Ney et ceux de la division Gudin, veuve de son général, y étaient rangés sur les cadavres de leurs compagnons et sur ceux des Russes, au milieu d'arbres à demi brisés, sur une terre battue par les pieds des combattants, sillonnée de boulets, jonchée de débris d'armes, de vêtements déchirés, d'ustensiles militaires, de chariots renversés et de membres épars ; car ce sont là les trophées de la guerre ! voilà la beauté d'un champ de victoire !

Les bataillons de Gudin ne paraissaient plus être

que des pelotons ; ils se montraient d'autant plus fiers qu'ils étaient plus réduits ; près d'eux on respirait encore l'odeur des cartouches brûlées et celle de la poudre, dont cette terre, dont leurs vêtements étaient imprégnés et leurs visages encore tout noircis. L'Empereur ne pouvait passer devant leur front sans avoir à éviter, à franchir ou à fouler des baïonnettes tordues par la violence du choc, et des cadavres.

Mais toutes ces horreurs il les couvrit de gloire. Sa reconnaissance transforma ce champ de mort en un champ de triomphe, où, pendant quelques heures, régnèrent seuls l'honneur et l'ambition satisfaits !

Il sentait qu'il était temps de soutenir ses soldats de ses paroles et de ses récompenses. Jamais aussi ses regards ne furent plus affectueux. Quant à son langage : « Ce combat était le plus beau fait  
« d'armes de notre histoire militaire ; les soldats  
« qui l'entendaient, des hommes avec qui l'on  
« pouvait conquérir le monde ; ceux tués, des guer-  
« riers morts d'une mort immortelle ! » Il parlait ainsi, sachant bien que c'est surtout au milieu de cette destruction que l'on songe à l'immortalité !

Il fut magnifique dans ses récompenses. Les 12<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup>, 127<sup>e</sup> de ligne, et le 7<sup>e</sup> léger, reçurent quatre-vingt-sept décorations et des grades ; c'étaient les régiments de Gudin. Jusque-là le 127<sup>e</sup> avait marché sans aigle, car alors il fallait conquérir son drapeau sur un champ de bataille, pour prouver qu'ensuite on saurait l'y conserver. L'Empereur lui en remit

une de ses mains. Il satisfit aussi le corps de Ney.

Ses bienfaits furent grands en eux-mêmes et par leur forme. Il ajouta au don par la manière de donner. On le vit s'entourer successivement de chaque régiment comme d'une famille. Là il interpellait à haute voix les officiers, les sous-officiers, les soldats, demandant les plus braves entre tous ces braves, ou les plus heureux, et les récompensant aussitôt. Les officiers désignaient, les soldats confirmèrent, l'Empereur approuva. Ainsi, comme il l'a dit lui-même, les choix furent faits sur-le-champ, en cercle, devant lui, et consacrés avec acclamation par les troupes.

Ces manières paternelles, qui faisaient du simple soldat le compagnon de guerre du maître de l'Europe ; ces formes, qui reproduisaient les usages toujours regrettés de la République, les transportèrent ! C'était un monarque, mais c'était celui de la Révolution, et ils aimaient un souverain parvenu qui faisait parvenir : en lui tout excitait, rien ne reprochait.

Jamais champ de victoire n'offrit un spectacle plus capable d'exalter. Le don de cette aigle, si bien méritée, la pompe de ces promotions, les cris de joie, la gloire de ces guerriers, récompensée sur le lieu même où elle venait d'être acquise ; leur valeur proclamée par une voix dont chaque accent retentissait dans l'Europe attentive, par ce grand capitaine, dont les bulletins allaient porter leurs noms dans l'univers entier, et surtout parmi leurs conci-

toyens et dans le sein de leurs familles à la fois rassurées et enorgueillies, que de biens à la fois ! Ils en furent enivrés ; lui-même parut d'abord se laisser échauffer à leurs transports.

Mais lorsque, hors de la vue de ses soldats, l'attitude de Ney et de Murat, et les paroles de Poniatowski, aussi franc et judicieux au conseil qu'intrépide au combat, l'eurent calmé ; quand toute la chaleur lourde de ce jour eut pesé sur lui, et que les rapports apprirent qu'on faisait huit lieues sans joindre l'ennemi, il se désenchantait. Dans son retour à Smolensk, le cahotage de sa voiture sur les débris du combat, les embarras causés sur la route par la longue file de blessés qui se traînaient ou qu'on rapportait, et dans Smolensk par ces tombereaux de membres amputés, qu'on allait jeter au loin ; enfin tout ce qui est horrible et odieux hors des champs de bataille, acheva de le désarmer. Smolensk n'était plus qu'un vaste hôpital, et le grand gémississement qui en sortait l'emporta sur le cri de gloire qui venait de s'élever des champs de Valoutina.

Les rapports des chirurgiens étaient hideux : en ce pays, on supplée au vin et à l'eau-de-vie de raisin par une eau-de-vie qu'on tire du grain ; on y mêle des plantes narcotiques. Nos jeunes soldats, épuisés de faim et de fatigue, ont cru que cette liqueur les soutiendrait ; mais sa chaleur perfide leur a fait jeter à la fois tout le feu qui leur restait ; après quoi ils sont tombés épuisés, et la maladie s'est emparée d'eux.



On en a vu d'autres, moins sobres ou plus affaiblis, frappés de vertiges, de stupéfaction et d'assoupissement ; ils s'accroupissent dans les fossés et sur les chemins. Là, leurs yeux ternes, à demi ouverts et larmoyants, semblent voir avec insensibilité la mort s'emparer successivement de tout leur être : ils expirent mornes et sans gémir !

A Vilna, on n'a pu créer d'hôpitaux que pour six mille malades ; des couvents, des églises, des synagogues et des granges servent à recueillir cette foule souffrante. Dans ces tristes lieux, quelquefois malsains, toujours trop rares et encombrés, les malades sont souvent sans vivres, sans lits, sans couvertures, sans paille même et sans médicaments. Les chirurgiens y deviennent insuffisants, de sorte que tout, jusqu'aux hôpitaux, contribue à faire des malades, et rien à les guérir.

A Vitepsk, quatre cents blessés russes sont restés sur le champ de bataille, trois cents autres ont été abandonnés dans la ville par leur armée ; et comme elle en a emmené les habitants, ces malheureux sont restés, trois jours, ignorés, sans secours, entassés pêle-mêle. mourants et morts, et croupissant dans une horrible infection. Ils ont enfin été recueillis et mêlés à nos blessés, qui étaient au nombre de sept cents comme ceux des Russes. Nos chirurgiens ont employé jusqu'à leurs chemises et celles de ces malheureux pour les panser ; car déjà le linge manque.

Lorsque enfin les blessures de ces infortunés s'amé-

liorent, et qu'il ne faut plus qu'une nourriture saine pour achever leur guérison, ils périssent faute de subsistance : Français ou Russes, peu échappent. Ceux que la perte d'un membre ou leur faiblesse empêche d'aller chercher quelques vivres, succombent les premiers. Ces désastres se répètent partout où l'Empereur n'est pas ou n'est plus, sa présence attirant, et son départ entraînant tout après lui, enfin ses ordres n'étant scrupuleusement accomplis qu'à sa portée.

A Smolensk, les hôpitaux ne manquent point : quinze grands bâtiments de briques ont été sauvés du feu ; on a même trouvé de l'eau-de-vie, des vins, quelques médicaments, et nos ambulances de réserve nous ont enfin rejoints ; mais rien ne suffit. Les chirurgiens travaillent nuit et jour ; on n'en est qu'à la seconde nuit, et déjà tout manque pour panser les blessés : il n'y a plus de linge, on est forcé d'y suppléer par le papier trouvé dans les archives. Ce sont des parchemins qui servent d'attelles et de draps-fanons, et ce n'est qu'avec de l'étoffe et du coton de bouleau qu'on peut remplacer la charpie.

Nos chirurgiens, accablés, s'étonnent. Depuis trois jours un hôpital de cent blessés est oublié ; un hasard vient de le faire découvrir : Rapp a pénétré dans ce lieu de désespoir ! J'en épargnerai l'horreur à ceux qui me liront. Pourquoi faire partager ces terribles impressions dont l'âme reste flétrie ? Rapp ne les épargna pas à Napoléon, qui fit distribuer son propre vin et plusieurs pièces d'or à ceux

de ces infortunés qu'une vie tenace animait encore, ou qu'une nourriture révoltante avait soutenus.

Mais à la violente émotion que ces rapports laissèrent dans l'âme de l'Empereur, se joignait une effrayante considération. L'incendie de Smolensk n'était plus à ses yeux l'effet d'un accident de guerre fatal et imprévu, ni même le résultat d'un acte de désespoir : c'était le résultat d'une froide détermination. Les Russes avaient mis à détruire, le soin, l'ordre, l'à-propos qu'on apporte à conserver !

Dans ce même jour, les réponses courageuses d'un pope, le seul qu'on trouva dans Smolensk, l'éclairèrent encore davantage sur l'aveugle fureur qu'on avait inspirée à tout le peuple russe. Son interprète, qu'effrayait cette haine, amena ce pope devant l'Empereur. Le prêtre vénérable lui reprocha d'abord avec fermeté ses prétendus sacrilèges ; il ignorait que c'était le général russe lui-même qui avait fait incendier les magasins du commerce et les clochers, et qu'il nous accusait de ces horreurs, afin que les marchands et les paysans ne séparassent pas leur cause de celle de la noblesse.

L'Empereur l'écouta attentivement : « Mais votre  
« église, lui dit-il enfin, a-t-elle été brûlée ? — Non,  
« Sire, répliqua le pope ; Dieu sera plus puissant  
« que vous ; il la protégera, car je l'ai ouverte à  
« tous les malheureux que l'incendie de la ville  
« laisse sans asile ! » Napoléon ému lui répondit :  
« Vous avez raison ; oui, Dieu veillera sur les victi-  
« mes innocentes de la guerre ; il vous récompensera

« de votre courage. Allez, bon prêtre, retournez à  
« votre poste. Si tous vos popes eussent imité votre  
« exemple, s'ils n'eussent pas trahi lâchement la  
« mission de paix qu'ils ont reçue du ciel, s'ils  
« n'eussent pas abandonné les temples que leur  
« seule présence rend sacrés, mes soldats auraient  
« respectés vos saints asiles ; car nous sommes tous  
« chrétiens, et votre Bog est notre Dieu ! »

A ces mots Napoléon renvoya le prêtre à son temple, avec une escorte de secours. Un cri déchirant s'éleva à la vue des soldats qui pénétraient dans cet asile. Une multitude de femmes et d'enfants se pressèrent autour de l'autel ; mais le pope élevant la voix leur cria : « Rassurez-vous ! j'ai vu Napoléon, « je lui ai parlé. Oh ! comme on nous avait trompés, « mes enfants ! l'Empereur de France n'est point « tel qu'on vous l'a représenté. Apprenez que lui et « ses soldats connaissent et adorent le même Dieu « que nous. La guerre qu'il apporte n'est point reli- « gieuse ; c'est un démêlé politique avec notre « empereur. Ses soldats ne combattent que nos sol- « dats. Ils n'égorge point, comme on nous l'avait « dit, les vieillards, les femmes et les enfants. Ras- « surez-vous donc ; et remercions Dieu d'être déli- « vrés du pénible devoir de les haïr comme des « païens, des impies et des incendiaires ! » Alors le pope entonna un cantique d'action de grâces, que tous répétèrent en pleurant.

Mais ces paroles mêmes montraient à quel point cette nation avait été abusée. Le reste des habitants

avait fui. Désormais ce n'était donc plus leur armée seulement, c'était la population, c'était la Russie tout entière qui reculait devant nous. Avec cette population, l'Empereur sentait s'échapper de ses mains l'un de ses plus puissants moyens de conquête.

En effet, de Vitepsk, Napoléon avait chargé deux des siens de sonder l'esprit de ces peuples. Il s'agissait de les gagner à la liberté, et de les compromettre dans notre cause par un soulèvement plus ou moins général. Mais on n'avait pu agir que sur quelques paysans isolés, abrutis, et que peut-être les Russes avaient laissés comme espions au milieu de nous. Cette tentative n'avait servi qu'à mettre son projet à découvert, et les Russes en garde contre lui.

D'ailleurs, ce moyen répugnait à Napoléon, que sa nature portait bien plus vers la cause des rois que vers celle des peuples. Il s'en servit négligemment. Plus tard, dans Moscou, il reçut plusieurs adresses de différents chefs de famille. On s'y plaignait d'être traité par les seigneurs comme des troupeaux de bêtes, que l'on vend et que l'on échange à volonté. On y demandait que Napoléon proclamât l'abolition de l'esclavage. Ils s'offraient pour chefs de plusieurs insurrections partielles, qu'ils promettaient de rendre bientôt générales.

Ces offres furent repoussées. On aurait vu, chez un peuple barbare, une liberté barbare, une licence effrénée, effroyable ! quelques révoltes partielles en avaient jadis donné la mesure. Les nobles russes,

comme les colons de Saint-Domingue, eussent été perdus. Cette crainte prévalut dans l'esprit de Napoléon, ses paroles l'exprimèrent ; elle le détermina à ne plus chercher à exciter un mouvement qu'il n'aurait pu régler.

Au reste, ces maîtres s'étaient défiés de leurs esclaves. Au milieu de tant de périls, ils distinguèrent celui-ci comme le plus pressant. Ils agirent d'abord sur l'esprit de leurs malheureux serfs, abrutis par tous les genres de servitude. Leurs prêtres, qu'ils sont accoutumés à croire, les abusèrent par des discours trompeurs : on persuada à ces paysans que nous étions des légions de démons, commandés par l'antechrist, des esprits infernaux dont la vue excitait l'horreur ; notre attouchement souillait. Nos prisonniers s'aperçurent que les ustensiles dont ils s'étaient servis, ces malheureux n'osaient plus s'en servir, et qu'ils les réservaient pour les animaux les plus immondes.

Cependant nous approchions, et devant nous toutes ces fables grossières allaient s'évanouir. Mais voilà que ces nobles reculent avec leurs serfs dans l'intérieur du pays, comme à l'approche d'une grande contagion. Richesses, habitations, tout ce qui pouvait les retenir ou nous servir est sacrifié. Ils mettent la faim, le feu, le désert, entre eux et nous ; car c'était autant contre leurs serfs que contre Napoléon que cette grande résolution s'exécutait. Ce n'était donc plus une guerre de rois qu'il fallait poursuivre, mais une guerre de classe, une guerre de

parti, une guerre de religion, une guerre nationale, toutes les guerres à la fois !

L'Empereur envisage alors toute l'énormité de son entreprise : plus il avance, et plus elle s'agrandit devant lui. Tant qu'il n'a rencontré que des rois, plus grand qu'eux tous, pour lui leurs défaites n'ont été que des jeux. Mais les rois sont vaincus, il en est aux peuples ; et c'est une autre Espagne, mais lointaine, stérile, infinie, qu'il retrouve encore à l'autre bout de l'Europe. Il s'étonne, hésite et s'arrête !

A Vitepsk, quelque décision qu'il eût prise, il lui fallait Smolensk, et il semble qu'il ait remis à Smolensk à se déterminer. C'est pourquoi une même perplexité le ressaisit ; elle est d'autant plus vive, que ces flammes, cette épidémie, ces victimes qui l'entourent, ont tout aggravé ; une fièvre d'hésitation s'empare de lui : ses regards se portent sur Kief, Pétersbourg et Moscou.

A Kief, il envelopperait Tchitchakof et son armée ; il débarrasserait le flanc droit et les derrières de la Grande Armée ; il couvrirait les provinces polonaises les plus productives en hommes, vivres et chevaux ; tandis que des cantonnements fortifiés, à Mohilef, Smolensk, Vitepsk, Polotsk, Dünabourg et Riga, défendraient le reste. Derrière cette ligne, et pendant l'hiver, il soulèverait et organiserait toute l'ancienne Pologne, pour la précipiter au printemps sur la Russie, opposer une nation à une nation, et rendre la guerre égale.

Cependant, à Smolensk, il se trouve au nœud des routes de Pétersbourg et de Moscou ; à vingt-neuf marches de l'une de ces deux capitales, et à quinze de l'autre. Dans Pétersbourg, c'est le point central du gouvernement, le nœud où tous les fils de l'administration se rattachent, le cerveau de la Russie; ce sont ses arsenaux de terre et de mer; c'est enfin le seul point de communication entre la Russie et l'Angleterre, dont il s'emparera. La victoire de Polotsk, qu'il vient d'apprendre, semble le pousser dans cette direction. En marchant d'accord avec Saint-Cyr sur Pétersbourg, il enveloppera Wittgenstein, et fera tomber Riga devant Macdonald.

D'un autre côté, dans Moscou, c'est la noblesse, la nation qu'il attaquera dans ses propriétés, dans son antique honneur. Le chemin de cette capitale est plus court, il offre moins d'obstacles et plus de ressources ; la grande armée russe, qu'il ne peut négliger, qu'il faut détruire, s'y trouve, et les chances d'une bataille, et l'espoir d'ébranler la nation, en la frappant au cœur dans cette guerre nationale.

De ces trois projets, le Jernier lui paraît seul possible, malgré la saison qui s'avance. Cependant l'histoire de Charles XII était sous ses yeux ; non celle de Voltaire, qu'il venait de rejeter avec impatience, la jugeant romanesque et infidèle, mais le journal d'Adlerfeld, qu'il lisait et qui ne l'arrêta point. Dans le rapprochement de ces deux expéditions, il trouvait mille différences auxquelles il se rattachait ; car qui peut être juge dans sa propre



cause ? Et de quoi sert l'exemple du passé, dans un monde où il ne se trouve jamais deux hommes, deux choses, ni deux positions absolument semblables ?

Toutefois, à cette époque, on entendit souvent le nom de Charles XII sortir de sa bouche !

Mais les nouvelles qui arrivaient de toutes parts excitaient son ardeur, comme à Vitepsk. Ses lieutenants semblaient avoir fait plus que lui : les combats de Mohilef, de Molodeczna, et de Valoutina, étaient des batailles rangées, où Davout, Schwarzenberg et Ney étaient vainqueurs. A sa droite, sa ligne d'opération paraissait couverte ; devant lui, l'armée ennemie fuyait ; à sa gauche, à Slowna, le 17 août, le duc de Reggio, après avoir attiré Wittgenstein sur Polotsk, y venait d'être attaqué. L'attaque de Wittgenstein avait été vive et acharnée ; elle avait échoué, mais il conservait sa position offensive, et le maréchal Oudinot avait été blessé. Saint-Cyr l'a remplacé dans le commandement de cette armée, composée d'environ trente mille Français, Suisses et Bavares. Dès le lendemain ce général, à qui le commandement ne plaisait que lorsqu'il l'exerçait seul et en chef, en a profité pour donner sa mesure aux siens et à l'ennemi, mais froidement, suivant son caractère, et en combinant tout.

Depuis le point du jour jusqu'à cinq heures du soir, il trompa l'ennemi par la proposition d'un accord pour retirer les blessés, et surtout par des

démonstrations de retraite. En même temps il ralliait en silence tous ses combattants ; il les disposait en trois colonnes d'attaque, et les cachait derrière le village de Spas, et dans des plis de terrain.

A cinq heures, tout étant prêt, et Wittgenstein endormi, il donne le signal : aussitôt son artillerie éclate, et ses colonnes se précipitent. Les Russes, surpris, résistent vainement : d'abord leur gauche est enfoncée, bientôt leur centre fuit en déroute ; ils abandonnent mille prisonniers, vingt pièces de canon, un champ de bataille couvert de morts, et l'offensive, dont Saint-Cyr, trop faible, ne pouvait feindre d'user que pour mieux se défendre.

Dans ce choc court, mais rude et sanglant, l'aile droite des Russes, qui s'appuyait à la Düna, résista opiniâtrément. Il fallut en venir à la baïonnette au travers d'une épaisse mitraille. Tout réussit ; mais lorsqu'on croyait n'avoir plus qu'à poursuivre, tout pensa être perdu : des dragons russes, suivant les uns, et suivant d'autres des chevaliers-gardes, risquèrent une charge sur une batterie de Saint-Cyr ; une brigade française, placée pour la soutenir, s'avança, puis tout à coup tourna le dos, et s'enfuit à travers nos canons, qu'elle empêcha de tirer. Les Russes y arrivèrent pêle-mêle avec les nôtres ; ils sabrèrent nos canonniers, renversèrent les pièces et poussèrent si vivement nos cavaliers, que ceux-ci, toujours de plus en plus effarouchés, passèrent en déroute sur leur général en chef et sur son état-

major, qu'ils culbutèrent. Le général Saint-Cyr fut obligé de fuir à pied. Il se jeta dans le fond d'un ravin, qui le préserva de cette bourrasque. Déjà les dragons russes touchaient aux maisons de Polotsk, lorsqu'une manœuvre prompte et habile de Berckeim et du 4<sup>e</sup> de cuirassiers français termina cette échauffourée. Les Russes disparurent dans les bois.

Le lendemain Saint-Cyr les fit poursuivre, mais seulement pour éclairer leur retraite, marquer la victoire, et en recueillir encore quelques fruits. Pendant les deux mois qui suivirent, jusqu'au 18 octobre, Wittgenstein le respecta. De son côté, le général français ne s'occupa plus qu'à observer son ennemi, à maintenir ses communications avec Macdonald, Vitespk et Smolensk, à se fortifier dans sa position de Polotsk, et surtout à y vivre.

Dans cette journée du 18, quatre généraux, quatre colonels, et beaucoup d'officiers avaient été blessés. Parmi eux, l'armée remarqua les généraux bavarois Deroy et Liben. Ils succombèrent le 22 août. Ces généraux étaient du même âge ; ils avaient été du même régiment ; ils firent les mêmes guerres ; ils marchèrent à peu près du même pas dans leur chanceuse carrière, qu'une même mort, dans la même bataille, termina glorieusement ! On ne voulut pas séparer par le tombeau ces guerriers que la vie et la mort elle-même n'avaient pu désunir : une même sépulture les reçut.

A la nouvelle de cette victoire, l'Empereur

envoya le bâton de maréchal au général Saint-Cyr. Il mit un grand nombre de croix à sa disposition, et plus tard il approuva la plupart des avancemens demandés.

Malgré ces succès, la détermination de dépasser Smolensk était trop périlleuse pour que Napoléon s'y décidât seul : il fallut qu'il s'y fit entraîner. Après Valoutina, le corps de Ney, fatigué, avait été remplacé par celui de Davout. Murat, comme roi, comme beau-frère de l'Empereur, et par son ordre, devait commander. Ney s'y était soumis, moins par condescendance que par conformité de caractère. Ils furent d'accord par leur ardeur.

Mais Davout, dont le génie méthodique et tenace contrastait avec l'emportement de Murat, qu'enorgueillissaient le souvenir et le surnom de deux grandes victoires, s'irrita de cette dépendance. Ces chefs, fiers, et du même âge, compagnons de guerre, qui s'étaient vu grandir réciproquement, et que gâtait l'habitude de n'avoir obéi qu'à un grand homme, n'étaient guère propres à se commander l'un à l'autre, Murat surtout, qui, trop souvent, ne savait pas se commander à lui-même.

Toutefois Davout obéit, mais de mauvaise grâce, mal, comme la fierté blessée sait obéir. Il affecta de cesser aussitôt toute correspondance directe avec l'Empereur. Celui-ci, surpris, lui ordonna de la reprendre, alléguant sa défiance pour les rapports de Murat. Davout s'autorisa de cet aveu : il ressaisit son indépendance. Dès lors l'avant-garde eut deux

chefs. Ainsi l'Empereur, fatigué, souffrant, accablé de trop de soins de toute espèce, et forcé à des ménagements pour ses lieutenants, disséminait le pouvoir comme ses armées, malgré ses préceptes et ses anciens exemples. Les circonstances, auxquelles il avait tant de fois commandé, devenaient plus fortes que lui, et le commandaient à leur tour.

Cependant, Barclay ayant reculé sans résistance jusqu'auprès de Dorogobouje, Murat n'eut pas besoin de Davout, et l'occasion manqua à leur mésintelligence ; mais à quelques werstes de cette ville, le 23 août, vers onze heures du matin, un bois peu épais, que le roi voulut reconnaître, lui fut vivement disputé : il fallut l'emporter deux fois.

Murat, surpris de cette résistance et à cette heure, s'opiniâtra : il perça ce rideau, et vit au delà toute l'armée russe rangée en bataille. L'étroit ravin de la Luja l'en séparait ; il était midi ; l'étendue des lignes russes, surtout vers notre droite, les préparatifs, l'heure, le lieu, celui où Barclay avait rejoint Bagration ; le choix du terrain, assez convenable pour un grand choc, tout lui fit croire à une bataille : il dépêcha vers l'Empereur pour l'en prévenir.

En même temps il ordonna à Montbrun de passer le ravin sur sa droite, avec sa cavalerie, pour reconnaître et déborder la gauche de l'ennemi. Davout et ses cinq divisions d'infanterie s'étendaient de ce côté ; il protégeait Montbrun ; le roi les rappela à sa gauche, sur la grande route, voulant, dit-on, soute-

nir le mouvement de flanc de Montbrun par quelques démonstrations de front.

Mais Davout répondit : « Que ce serait livrer  
« notre aile droite, au travers de laquelle l'ennemi  
« arriverait derrière nous sur la grande route, notre  
« seule retraite ; qu'ainsi il nous forcerait à une  
« bataille, que lui, Davout, avait ordre d'éviter,  
« et qu'il éviterait, ses forces étant insuffisantes,  
« la position mauvaise, et se trouvant sous les or-  
« dres d'un chef qui lui inspirait peu de confiance. »  
Puis aussitôt il écrivit à Napoléon qu'il se pressât  
d'arriver, s'il ne voulait pas que Murat engageât  
sans lui une bataille.

A cette nouvelle, qu'il reçut dans la nuit du 24 au 25 août, Napoléon sortit avec joie de son indécision. Pour ce génie entreprenant et décisif elle était un supplice ; il accourut avec sa garde, et fit douze lieues sans s'arrêter ; mais dès la veille au soir l'armée ennemie avait disparu.

De notre côté, sa retraite fut attribuée au mouvement de Montbrun ; du côté des Russes, à Barclay, et à une fausse position prise par son chef d'état-major, qui avait mis le terrain contre lui, au lieu de s'en servir. Bagration s'en était aperçu le premier, sa fureur avait éclaté sans mesure : il cria à la trahison !

La discorde était dans le camp des Russes comme à notre avant-garde. La confiance dans le chef, cette force des armées, y manquait : chaque pas y paraissait une faute, chaque parti pris, le pire. La

perte de Smolensk avait tout aigri ; la réunion des deux corps d'armée augmenta le mal. Plus cette masse russe se sentait forte, plus son général lui semblait faible. Le cri devint universel : on demanda hautement un autre chef. Cependant quelques hommes sages intervinrent ; Kutusof fut annoncé, et l'orgueil humilié des Russes l'attendit pour combattre.

De son côté l'Empereur, déjà à Dorogobouje, n'hésite plus. Il sait qu'il porte partout avec lui le sort de l'Europe ; que le lieu où il se trouvera sera toujours celui où se décidera le destin des nations : qu'il peut donc s'avancer sans craindre les suites menaçantes de la défection des Suédois et des Turcs. Ainsi il néglige les armées ennemies d'Essen à Riga, de Wittgenstein devant Polotsk, d'Hœrtel devant Bobruisk, de Tchitchakof en Volhinie. C'étaient cent vingt mille hommes, dont le nombre ne pouvait que s'augmenter ; il les dépasse, il s'en laisse environner avec indifférence, assuré que tous ces vains obstacles de guerre et de politique tomberont au premier bruit du coup de foude qu'il va porter.

Et cependant sa colonne d'attaque, forte encore, à son départ de Vitepsk, de cent quatre-vingt-cinq mille hommes, est déjà réduite à cent cinquante-sept mille ; elle est affaiblie de vingt-huit mille hommes, dont la moitié occupe Vitepsk, Orcha, Mohilef et Smolensk. Le reste a été tué, blessé, ou traîne et pille, en arrière de lui, nos alliés et les Français eux-mêmes.

Mais cent cinquante-sept mille hommes suffisaient pour détruire l'armée russe par une victoire complète, et pour s'emparer de Moscou. Quant à leur base d'opération, malgré ces cent vingt mille Russes qui la menaçaient, elle paraissait assurée. La Lithuanie, la Düna, le Dnieper, Smolensk enfin, étaient ou allaient être gardés vers Riga et Duna-bourg, par Macdonald et trente-deux mille hommes; vers Polotsk, par Saint-Cyr et trente mille hommes à Vitepsk, Smolensk et Mohilef, par Victor et quarante mille hommes; devant Bobruisk, par Dombrowski et douze mille hommes; sur le Bug, par Schwartzenberg et Regnier, à la tête de quarante-cinq mille hommes. Napoléon comptait encore sur les divisions Loison et Durutte, fortes de vingt-deux mille hommes, qui déjà s'approchaient de Kœnigsberg et de Varsovie; et sur quatre-vingt mille hommes de renfort, qui tous devaient être entrés en Russie avant le milieu de novembre.

C'était, avec les levées lithuaniennes et polonaises, s'appuyer sur deux cent quatre-vingt mille hommes pour faire, avec cent cinquante mille autres, une invasion de quatre-vingt-treize lieues; car telle était la distance de Smolensk à Moscou.

Mais ces deux cent quatre-vingt mille hommes étaient commandés par six chefs différents, indépendants l'un de l'autre, et dont le plus élevé, celui qui occupait le centre, celui qui semblait chargé de donner, comme intermédiaire, quelque



ensemble aux opérations des cinq autres, était un ministre de paix et non de guerre.

D'ailleurs les mêmes causes, qui déjà avaient diminué d'un tiers les forces françaises entrées les premières en Russie, devaient disperser ou détruire, dans une bien plus grande proportion, tous ces renforts. La plupart arrivaient par détachements, formés en bataillons provisoires de marche, sous des officiers nouveaux pour eux, qu'ils devaient quitter au premier jour, sans aiguillon de discipline, d'esprit de corps ni de gloire, et traversant un sol dévoré, que la saison et le climat allaient rendre chaque jour plus nu et plus rude.

Cependant Napoléon voit Dorogobouje en cendres comme Smolensk ; surtout le quartier des marchands, de ceux qui avaient le plus à perdre, que leurs richesses pouvaient retenir ou ramener parmi nous, et qui, par leur position, formaient une espèce de classe intermédiaire, un commencement de tiers état que la liberté pouvait séduire.

Il sent bien qu'il sort de Smolensk, comme il y est arrivé, avec l'espoir d'une bataille, que l'indécision et les discordes des généraux russes ont encore ajournée. Mais sa détermination est prise : il n'accueille plus que ce qui peut l'y soutenir. Il s'acharne sur les traces de ses ennemis ; son audace s'accroît de leur prudence ; il appelle leur circonspection pusillanimité, leur retraite fuite ; il méprise pour espérer !

L'Empereur était accouru si rapidement à

Dorogobouje qu'il fut obligé de s'y arrêter pour attendre son armée et laisser Murat pousser l'ennemi. Il en repartit le 24 août; l'armée marchait sur trois colonnes de front : l'Empereur, Murat, Davout et Ney au milieu, sur le grand chemin de Moscou; Poniatowsky à droite; l'armée d'Italie à gauche.

La colonne principale, celle du centre, ne trouvait rien sur une route où son avant-garde ne vivait elle-même que des restes des Russes; elle ne pouvait guère s'écarter de sa direction, faute de temps, dans une marche si rapide. D'ailleurs les colonnes de droite et de gauche dévoraient tout à ses côtés. Pour mieux vivre, il aurait fallu partir chaque jour plus tard, s'arrêter plus tôt, puis s'étendre davantage sur ses flancs pendant la nuit : ce qui n'est guère possible sans imprudence, quand on est aussi près de l'ennemi.

Ce fut de Slawkowo, à quelques lieues en avant de Dorogobouje, et le 27 août, que Napoléon envoya au maréchal Victor, alors sur le Niémen, l'ordre de se rendre à Sinoïensk. La gauche de ce maréchal occupera Vitepsk, sa droite Mohilef, son centre Smolensk. Là il secourra Saint-Cyr au besoin, il servira de point d'appui à l'armée de Moscou, et maintiendra ses communications avec la Lithuanie.

Dans cette marche, il se plut à dater du milieu de la vieille Russie une foule de décrets qui allaient atteindre jusqu'à de simples hameaux français : voulant paraître à la fois présent partout, remplir

de plus en plus la terre de sa puissance, effet de cette inconcevable grandeur croissante de l'âme, dont l'ambition n'a d'abord eu pour but qu'un simple jouet, et qui finit par désirer l'empire du monde.

Murat poussa l'ennemi au delà de l'Osma, rivière étroite, mais encaissée et profonde, comme la plupart des rivières de ce pays; effet des neiges, et ce qui, à l'époque des grandes fontes, empêche les débordements. L'arrière-garde russe, couverte par cet obstacle, se retourna et s'établit sur les hauteurs de la rive opposée. Murat fit sonder le ravin : on trouva un gué. Ce fut par ce défilé étroit et incertain qu'il osa marcher contre les Russes, s'aventurer entre la rivière et leur position, s'ôtant ainsi toute retraite, et faisant d'une escarmouche une affaire désespérée. En effet, les ennemis descendirent en force de leur hauteur, le poussèrent, le culbutèrent jusque sur les bords du ravin, et faillirent l'y précipiter. Mais Murat s'obstina dans sa faute, l'outra, et en fit un succès. Le quatrième de lanciers enleva la position, et les Russes s'allèrent coucher non loin de là, contents de nous avoir fait acheter chèrement un quart de lieue de terrain, qu'ils nous auraient abandonné gratuitement pendant la nuit.

Au plus fort du danger, une batterie du prince d'Eckmühl refusa deux fois de tirer. Son commandant alléguait ses instructions, qui lui défendaient, sous peine de destitution, de combattre sans l'ordre de Davout. Cet ordre vint, selon les uns, à

propos, selon d'autres, trop tard. Je rapporte cet incident, parce que le lendemain il fut le sujet d'une grande querelle entre Murat et Davout, devant l'Empereur, à Semlewo.

Le roi reprocha au prince une circonspection lente, et surtout une inimitié qui datait de l'Égypte. Il s'emporta jusqu'à lui dire que, s'ils avaient un différend, ils devaient le vider entre eux seuls, mais que l'armée ne devait pas en souffrir.

Davout, irrité, accusa le roi de témérité : suivant lui, « son ardeur irréfléchie compromettait sans  
« cesse ses troupes, et prodiguait inutilement leur  
« vie, leurs forces, et leurs munitions. »

Davout, finit en disant : « Qu'ainsi périrait toute  
« la cavalerie ; qu'au reste Murat était le maître  
« d'en disposer, mais que pour l'infanterie du pre-  
« mier corps, tant qu'il la commanderait, il ne la  
« laisserait pas ainsi prodiguer. »

Le roi ne resta pas sans réponse. On vit l'Empereur les écouter en se jouant avec un boulet russe qu'il poussait de son pied. Il semblait qu'il y avait dans cette mésintelligence entre ces chefs quelque chose qui ne lui déplaisait pas. Il n'attribuait leur animosité qu'à leur ardeur, sachant bien que la gloire est de toutes les passions la plus jalouse.

L'impatiente ardeur de Murat plaisait à la sienne. Comme on n'avait pour vivre que ce qu'on trouvait, tout était à l'instant dévoré ; c'est pourquoi il fallait avoir fini promptement avec l'ennemi, et passer vite. D'ailleurs, la crise générale en Europe

était trop forte, la position trop critique pour y demeurer, lui trop impatient : il voulait en finir à tout prix, pour en sortir.

L'impétuosité du roi semblait donc mieux répondre à son anxiété que la sagesse méthodique du prince d'Eckmühl. Aussi, quand il les congédia, dit-il doucement à Davout : « Qu'on ne pouvait pas réunir tous les genres de mérite ; qu'il savait mieux livrer une bataille que pousser une avant-garde. »

Après quoi il les renvoya, avec l'ordre de s'entendre mieux à l'avenir.

Les deux chefs retournèrent à leur commandement et à leur haine. La guerre ne se faisant qu'à la tête de la colonne, ils se la disputaient.

Le 28 août l'armée traversa les vastes plaines du gouvernement de Viazma ; elle marchait en toute hâte, toute à la fois, à travers champs, et plusieurs régiments de front, chacun formant une colonne courte et serrée. La grande route était abandonnée à l'artillerie, à ses voitures, aux ambulances. L'Empereur à cheval fut vu partout ; les lettres de Murat et l'approche de Viazma l'abusaient encore de l'espoir d'une bataille : on l'entendait calculer en marchant les milliers de coups de canon dont il pourrait écraser l'armée ennemie.

Mais Barclay ne luttait que contre notre avant-garde, et autant qu'il le fallait pour nous ralentir sans nous rebuter.

Cette détermination de Barclay, l'affaiblissement de l'armée, les querelles de ses chefs, l'appro-

che du moment décisif, inquiétaient Napoléon. A Dresde, à Vitepsk, à Smolensk même, il avait vainement espéré une communication d'Alexandre. A Ribky, vers le 28 août, il paraît la demander : une lettre de Berthier à Barclay, peu remarquable du reste, se terminait ainsi : « L'Empereur me  
« charge de vous prier de faire ses compliments à  
« l'Empereur Alexandre : dites-lui que les vicis-  
« situdes de la guerre, ni aucune circonstance, ne  
« peuvent altérer l'amitié qu'il lui porte ! »

Dans cette journée du 28 août, l'avant-garde repoussa les Russes jusque dans Viazma ; l'armée, altérée par la marche, la chaleur et la poussière, manqua d'eau : on se disputa quelques borbiers ; on se battit près des sources, bientôt troublées et taries ; l'Empereur lui-même dut se contenter d'une bourbe liquide.

Pendant la nuit, l'ennemi détruisit les ponts de la Viazma, pilla cette ville et y mit le feu ; Murat et Davout s'avancèrent précipitamment pour l'éteindre. L'ennemi défendit son incendie, mais la Viazma était guéable près des débris de ses ponts ; on vit alors une partie de l'avant-garde combattre les incendiaires, et l'autre l'incendie, dont elle se rendit maîtresse.

Dans cette occasion, des hommes d'élite furent envoyés à l'avant-garde ; ils eurent l'ordre de serrer les ennemis de près dans Viazma, et de voir qui d'eux ou de nos soldats étaient les incendiaires. Leur rapport dut achever de dissiper les doutes de

l'Empereur sur la funeste résolution des Russes.

On trouva dans cette ville quelques ressources, que le pillage eut bientôt gaspillées. Napoléon en la traversant vit ce désordre ; il s'irrita violemment, poussa son cheval au milieu des groupes de soldats, frappa les uns, culbuta les autres, fit saisir un vivandier, et ordonna qu'il fût à l'instant jugé et fusillé. Mais on savait la portée de ce mot dans sa bouche, et que plus ses accès de colère étaient violents, plus ils étaient promptement suivis d'indulgence. On se contenta donc de placer, un instant après, ce malheureux à genoux sur son passage ; on mit à côté de lui une femme et quelques enfants, qu'on fit passer pour les siens. L'Empereur, déjà indifférent, demanda ce qu'ils voulaient, et le fit mettre en liberté.

Il était encore à cheval quand il vit revenir vers lui Belliard, depuis quinze ans le compagnon de guerre, et alors le chef d'état-major de Murat. Etonné, il crut à un malheur. D'abord Belliard le rassure, puis il ajoute : « Qu'au delà de la Viazma, « derrière un ravin, sur une position avantageuse, « l'ennemi s'est montré en force et prêt à com- « battre ; qu' aussitôt, de part et d'autre, la cava- « lerie s'est engagée, et que, l'infanterie devenant « nécessaire, le roi lui-même s'est mis à la tête d'une « division de Davout, et l'a ébranlée pour la porter « sur l'ennemi ; mais que le maréchal est accouru, « criant aux siens d'arrêter, blâmant hautement « cette manœuvre, la reprochant durement au roi,

« et défendant à ses généraux de lui obéir ; qu'alors  
« Murat en a appelé à son grade, au moment qui  
« pressait, mais vainement ; qu'enfin il envoie  
« déclarer à l'Empereur son dégoût pour un com-  
« mandement si contesté, et qu'il faut opter entre  
« lui et Davout ! »

A cette nouvelle, Napoléon s'emporte ; il s'écrie  
« que Davout oublie toute subordination ; qu'il  
« méconnaît donc son beau-frère, celui qu'il a  
« nommé son lieutenant ! » et il fait partir Berthier  
avec l'ordre de mettre désormais sous le commande-  
ment du roi la division Compans, celle-là même qui  
avait été le sujet du différend. Davout ne se défendit  
pas sur la forme de son action, mais il en soutint  
le fond, soit prévention contre la témérité habi-  
tuelle du roi, soit humeur, ou qu'en effet il eût mieux  
jugé du terrain et de la manœuvre qui y convenait,  
ce qui est fort possible.

Cependant le combat venait de finir, et Murat,  
que l'ennemi ne distrayait plus, était déjà tout  
entier au souvenir de sa querelle. Renfermé avec  
Belliard, et comme caché dans sa tente, à mesure  
que les expressions du maréchal se retraçaient  
à sa mémoire, son sang s'embrasait de plus en plus  
de honte et de colère. « On l'avait méconnu, ou-  
« tragé publiquement, et Davout vivait encore !  
« et il le reverrait ! Que lui faisaient la colère de  
« l'Empereur et sa décision ? C'était à lui-même à  
« venger son injure ! Qu'importe son sang ? C'est  
« son épée seule qui l'a fait roi, c'est à elle seule



« qu'il en appelle ! » Et déjà il saisissait ses armes pour aller attaquer Davout, quand Belliard l'arrêta, en lui opposant les circonstances, l'exemple à donner à l'armée, l'ennemi à poursuivre, et qu'il ne fallait pas attrister les siens et charmer l'ennemi par un fâcheux éclat.

Ce général dit qu'alors il vit ce roi maudire sa couronne, et chercher à dévorer son affront ; mais que des larmes de dépit roulaient dans ses yeux et tombaient sur ses vêtements. Pendant qu'il se tourmentait ainsi, Davout, s'opiniâtrant dans son opinion, disait que l'Empereur était trompé et demeurerait tranquille dans son quartier général.

Napoléon rentra dans Viazma, où il fallait qu'il séjournât pour reconnaître sa nouvelle conquête, et le parti qu'il pouvait en tirer. Les nouvelles qu'il apprit de l'intérieur de la Russie lui montrèrent le gouvernement ennemi s'appropriant nos succès, et s'efforçant de faire croire que la perte de tant de provinces était l'effet d'un plan général de retraite adopté d'avance. Des papiers saisis dans Viazma disaient qu'à Pétersbourg on chantait des *Te Deum* pour de prétendues victoires de Vitepsk ou de Smolensk. Étonné, il s'écria : « Hé quoi ! des *Te Deum* ! ils osent donc mentir à Dieu comme aux hommes ! »

Le 1<sup>er</sup> septembre, vers midi, Murat n'était plus séparé de Gjatz que par un taillis de sapins. La présence des cosaques l'obligea de déployer ses premiers régiments ; mais bientôt, dans son impatience,

il appela quelques cavaliers, et lui-même, ayant chassé les Russes du bois qu'ils occupaient, il le traversa, et se trouva aux portes de Gjatz. A cette vue, les Français s'animèrent, et la ville fut tout à coup envahie jusqu'à la rivière qui la sépare en deux, et dont les ponts étaient déjà livrés aux flammes.

Là, comme à Smolensk, comme à Viazma, soit hasard, soit reste de coutume tartare, le bazar se trouvait du côté de l'Asie, sur la rive qui nous était opposée. L'arrière-garde russe, garantie par la rivière, eut donc le temps de brûler tout ce quartier. La promptitude seule de Murat avait sauvé le reste.

On passa la Gjatz, comme on put, sur des poutres, dans quelques embarcations, et à gué. Les Russes disparurent derrière leurs flammes, où nos premiers éclaireurs les suivaient, quand ils virent un habitant en sortir, accourir à eux, et crier qu'il était Français. Sa joie et son accent confirmaient ses paroles. Ils le conduisirent à Davout. Ce maréchal le questionna.

Tout, selon le rapport de cet homme, venait de changer dans l'armée russe. Du milieu de ses rangs, une grande clameur s'était élevée contre Barclay. La noblesse, les marchands, Moscou entière, y avaient répondu. « Ce général, ce ministre était un  
« traître ! il faisait détruire en détail toutes leurs  
« divisions ! il déshonorait l'armée par une fuite  
« sans fin ! Et cependant on subissait la honte

« d'une invasion, et leurs villes brûlaient ! S'il  
 « fallait se déterminer à cette ruine, on voulait  
 « se sacrifier soi-même ; du moins y aurait-il alors  
 « quelque honneur, tandis que se laisser sacrifier  
 « par un étranger, c'était tout perdre, jusqu'à  
 « l'honneur du sacrifice !

« Mais pourquoi cet étranger ? Le contemporain,  
 « le compagnon de guerre, l'émule de Suwarow  
 « n'existait-il pas encore ? Il fallait un Russe pour  
 « sauver la Russie ! » Et tous demandaient, tous  
 voulaient Kutusof et une bataille ! Le Français  
 ajouta qu'Alexandre avait cédé ; que l'insubordi-  
 nation de Bagration et le cri universel avaient  
 obtenu ce général et cette bataille ; et que d'ailleurs,  
 après avoir attiré l'armée aussi loin, l'empereur  
 moscovite avait lui-même jugé un grand choc in-  
 dispensable.

Enfin il assura que le 29 août, entre Viazma et  
 Gjatz, à Tzarewo-Zaïmizcze, l'arrivée de Kutusof  
 et l'annonce d'une bataille avaient enivré l'armée  
 ennemie d'une double joie ; qu'aussitôt tous avaient  
 marché vers Borodino, non plus pour fuir, mais pour  
 se fixer sur cette frontière du gouvernement de  
 Moscou, pour s'y lier au sol, pour le défendre, enfin  
 pour y vaincre ou mourir !

Un incident, du reste peu remarquable, sembla  
 confirmer cette nouvelle : ce fut l'arrivée d'un par-  
 lementaire russe. Il avait si peu à dire qu'on s'aper-  
 çut d'abord qu'il venait pour observer. Sa conte-  
 nance déplut surtout à Davout, qui y trouva plus

que de l'assurance. Un général français ayant inconsidérément demandé à ce parlementaire ce qu'on trouverait de Viazma à Moscou : « Pultawa ! » répondit fièrement le Russe. Cette réponse annonçait une bataille ; elle plut aux Français, qui aiment l'à-propos, et se plaisent à rencontrer des ennemis dignes d'eux.

Ce parlementaire fut reconduit sans précaution, comme il avait été amené. Il vit qu'on pénétrait jusqu'à nos quartiers généraux sans obstacle : il traversa nos avant-postes sans rencontrer une vedette ; partout la même négligence, et cette témérité si naturelle à des Français et à des vainqueurs. Chacun dormait ; point de mot d'ordre, point de patrouilles : nos soldats semblaient négliger ces soins comme trop minutieux. Pourquoi tant de précautions ? Eux attaquaient, ils étaient victorieux ; c'était aux Russes à se défendre. Cet officier a dit, depuis, qu'il fut tenté de profiter cette nuit-là de notre imprudence, mais qu'il ne trouva pas de corps russe à sa portée.

L'ennemi, en se hâtant de brûler les ponts de la Gjatz, avait abandonné quelques-uns de ses cosaques : on les envoya à l'Empereur, qui s'approchait à cheval. Napoléon voulut les questionner lui-même : il appela son interprète, et fit placer à ses côtés deux de ces Scythes, dont l'étrange costume et la physionomie sauvage étaient remarquables. Ce fut ainsi qu'on le vit entrer à Gjatz et traverser cette ville. Les réponses de ces barbares furent

d'accord avec les discours du Français, et, pendant la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 septembre, toutes les nouvelles des avant-postes les confirmèrent.

Ainsi Barclay, seul contre tous, venait de soutenir jusqu'au dernier moment ce plan de retraite qu'en 1807 il avait vanté à l'un de nos généraux, comme le seul moyen de salut pour la Russie. Parmi nous, on le louait de s'être maintenu dans cette sage défensive, malgré les clameurs d'une nation orgueilleuse, que le malheur irritait, et devant un ennemi si agressif.

Il avait sans doute failli en se laissant surprendre à Vilna, en ne reconnaissant pas le cours marécageux de la Bérézina pour la véritable frontière de la Lithuanie ; mais on remarquait : que depuis, à Vitepsk et à Smolensk, il avait prévenu Napoléon ; que sur la Loutcheza, sur le Dnieper et à Valoutina, sa résistance avait été proportionnée aux temps et aux lieux ; que cette guerre de détails et les pertes qu'elle occasionnait n'avait été que trop à son avantage, chacun de ses pas rétrogrades nous éloignant de nos renforts et le rapprochant des siens. Il avait donc tout fait à propos, soit qu'il eût hasardé, défendu, ou abandonné.

Et cependant ils s'était attiré l'animadversion générale ! Mais c'était à nos yeux son plus grand éloge. On l'approuvait d'avoir dédaigné l'opinion publique quand elles s'égarait ; de s'être contenté d'épier tous nos mouvements pour en profiter ; et ainsi d'avoir su que, le plus souvent, on sauve les nations malgré elles.

Barclay se montra plus grand encore dans le reste de la campagne. Ce général en chef, ministre de la guerre, à qui l'on venait d'ôter le commandement pour le donner à Kutusof, voulut servir sous ses ordres ! On le vit obéir, comme il avait commandé, avec le même zèle.

---